

JOURNAL DES DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

HUITIÈME LETTRE

SUR LES RAPPORTS D'UNE FILLE AVEC SON PÈRE

Ma chère Nathalie,

Je ne me suis pas très-bien fait comprendre dans ma dernière lettre ; je trouve que vous forcez un peu le sens & la portée de mes paroles.

Je ne saurais, bien entendu, avoir présent, à cette heure, le détail de ce que je vous ai dit ; mais si je recommande une politesse scrupuleuse aux différents membres d'une même famille les uns vis-à-vis des autres, je n'ai jamais prétendu ni insinué que cette politesse pût y tenir lieu d'affection, ni qu'elle fût capable de remplacer, même de loin, le plus humble des sentiments du cœur.

Vous m'accorderez bien pareillement, Nathalie, que le sans- façon & le sans-gêne ne sont qu'une copie impuissante & mal venue de l'abandon. L'intimité ne devient pas plus grande ni l'affection plus vive entre proches, parce que, à l'exemple des gens grossiers & mal appris, on imagine, sous prétexte d'aisance, dans un cercle de famille, de

se renverser sur sa chaise, d'interrompre sans aucun égard son interlocuteur.

Sans doute, ma chère cousine, ces extrémités-là ne se rencontrent pas dans notre monde. Je ne sais vraiment où j'avais la tête de vous faire ainsi le panégyrique de la réserve & de la politesse domestiques, alors que votre défaut est le plus souvent de les pousser jusqu'à la froideur.

C'est particulièrement dans les rapports du père avec sa fille que cette froideur réciproque d'attitude m'a frappé. Encore ici accusé-je moins les pères que les enfants. Beaucoup de jeunes demoiselles paraissent avoir résolu cette étrange contradiction de ne plus garder pour leur père qu'un fort médiocre respect, tout en laissant entre elles & lui le même intervalle & la même séparation que comportaient les usages du bon vieux temps.

J'ai connu une jeune & gracieuse enfant qui ne manquait point de s'écrier, toutes les fois qu'il arrivait à ses parents de la traiter avec moins d'expansion : « Papa, tu as l'air d'un monsieur aujourd'hui ! » Parole charmante, car notre père & notre mère ne doivent point être placés dans notre cœur, ni traités dans notre vie comme un monsieur & une dame quelconques.

Presque toujours cette réserve est le fait ex-

clusif de l'enfant; le calme du père n'est qu'une amère résignation à l'indifférence qu'on lui témoigne.

Elle ne se souvient plus, la pauvre petite, maintenant qu'elle a grandi & qu'elle rencontre autour d'elle tant d'empressement & de sourires, elle ne se souvient plus de sa première enfance, & de la servitude à laquelle elle réduisait son entourage. « Papa, disait-elle alors, je viens pour t'empêcher de travailler. Je veux que tu t'amuses. » Et tout en riant, elle lui arrachait la plume des mains, bouleversait les notes de son mémoire, éparpillait les dossiers, tachait les livres les plus précieux, pendant qu'il n'opposait à la turbulence de sa gaieté qu'une patience inflexible & une douceur inaltérable.

C'est alors que la petite fille, au lieu de se renfermer dans le silence impénétrable des grandes demoiselles & de poser pour le sphinx de la haute Égypte, venait étourdir son père & sa mère de ses confidences d'enfant. Elle racontait à cet homme grave, à ce magistrat, à cet administrateur, à ce politique, les histoires de sa poupée; & lui, qu'absorbait à cette heure même les préoccupations les plus considérables, il trouvait dans les ressources de sa tendresse des moments de loisir pour accueillir ces récits; il obtenait de son intelligence un effort pour s'y intéresser.

Je me dis souvent, Nathalie, qu'avec le temps, les choses se trouvent bien changées.

Je ne vois pas de différence, pour ma part, entre la façon dont nos grandes demoiselles accueillent leur père ou le premier venu, si ce n'est peut-être qu'en mainte occasion on se montre plus avenant pour l'inconnu, sans doute afin de ménager & d'agrandir sa réputation d'amabilité. C'est à peine si elles daignent, sur le désir qu'ils en expriment ou sur le geste qu'ils en font, présenter leur front à baiser à leur père ou à leur grand-père. Pour tout le reste, il n'y a rien, dans leur attitude ni dans leur entretien qui permette de deviner entre eux un lien ou un rapport quelconques.

Il y aurait cependant quelque chose de si naturel & de si doux à voir une fille s'ouvrir en toute liberté à son père qui l'aime, lui faire la confidence de ses ennuis, de ses chagrins, des pressentiments qui la troublent, des espérances qui la soutiennent, lui disant en un mot ce qu'elle pense, comme elle se le sent venir à l'esprit!

On a souvent remarqué & déploré cette espèce de fermentation qui se fait dans l'âme des jeunes filles. Il n'appartient qu'aux gens sans expérience & sans réflexion de vanter, comme on le fait, hors de tout propos, leur recueillement & leur calme. Ceux qui se sont éclairés par un plus long usage de la vie & une étude plus attentive des âmes, savent à quoi s'en tenir là-dessus. Par delà ces visages d'une placidité trompeuse, ils lisent dans ce silence, les inquiétudes, les impatiences, les ambitions.

Il ne faut pas trop s'étonner de cette ardeur intérieure, de cette force d'expansion qui revient sur elle-même & jette parfois ces jeunes âmes dans des troubles sérieux. Elles ne connaissent pas la vie autrement que par leur imagination; aussi, suivant la nature de leur esprit & la pente de leur caractère, elles l'abordent ou avec des espérances inaccessibles, ou avec des terreurs démesurées.

Pendant qu'elles s'égarent ainsi dans leurs spéculations solitaires, & substituent, au grand détriement de leur bonheur futur, les fantômes de leurs illusions aux pressentiments de la vie réelle, elles ont à côté d'elles un guide éprouvé, un homme qui a supporté la lutte d'une longue & honorable carrière, un père qui les aime & qui tient à leur disposition les trésors de sa riche expérience.

Avec lui, elles n'auraient plus à redouter de se perdre dans les chimères; elles ne se plaindraient plus d'en être réduites à ignorer même ce qu'elles pourraient déjà savoir. Au lieu de s'en remettre à de vagues conjectures, à des suppositions hasardées & dangereuses, elles pourraient apprendre, dans sa compagnie, non pas sans doute toutes les tristesses que leur enseignera plus tard leur propre existence, mais au moins les grandes lignes dont nulle conduite ne doit jamais se départir.

Ah! ma chère Nathalie, on a bien raison de dire que l'expérience des pères est perdue pour les enfants! Au lieu de venir se réfugier dans de pareils entretiens avec la naïveté d'un enfant qui s'abandonne, elles craignent de se voir reprises ou de se sentir blâmées. Elles comprennent que le silence protège leur orgueil, & que leur impénétrable réserve les met à l'abri des remarques ou des conseils.

Si cette humilité déplaît à leur amour-propre, & si elles n'ont pas le courage d'accomplir cet acte de renoncement, elles pourraient se dire, à tout le moins, qu'à défaut d'un guide & d'un ami qu'elles refusent ainsi d'accepter dans leur père, il leur reste peut-être à devenir elles-mêmes les confidentes de ses peines, son repos & sa récréation.

Voyez, mesdemoiselles, comme je relève ici votre rôle.

Vous voilà maintenant devenues intelligentes & distinguées. Une éducation longue & bien dirigée vous a rendu familières les beautés des arts, les idées du monde & jusqu'aux notions de la science. Vous êtes devenues capables, non pas sans doute de tout expliquer, mais peut-être de tout comprendre. Votre conversation, lorsque vous voulez bien nous y admettre, est faite pour avoir un grand charme. Il n'est point d'esprit qui ne se sentit heureux d'être écouté & d'être goûté par vous.

Me sera-t-il permis de le dire, sans manquer à la justesse de la comparaison ni au respect de l'autorité paternelle? Ne voyez-vous pas qu'aujourd'hui, votre père, malgré la majesté de l'âge & la haute valeur de sa puissante raison, est tenté de faire un peu avec vous ce que vous faisiez vous-

même aux heures abandonnées de votre première enfance ?

Il ne s'amusera pas sans doute à vous raconter à son tour les aventures de la poupée, mais il viendra chercher auprès de vous une attention bienveillante, aimable, empressée, une confidente toujours prête, un témoin qui ne trouve rien d'indifférent dans sa vie.

De quoi vous parlera-t-il, si ce n'est des travaux & des occupations qui remplissent son existence ? Il vous lira les dernières pages qu'il a écrites ; il vous donnera les plus récentes nouvelles du navire qu'il a expédié ; il vous entretiendra du procès qu'il doit plaider ou de la sentence qu'il est appelé à rendre ; il vous expliquera l'invention qu'il poursuit ou les découvertes qu'il a déjà faites.

Je ne veux pas supposer qu'il vienne jamais aux lèvres d'une seule jeune fille, cette parole vraiment impie : « Cela m'ennuie ! » J'ai meilleure opinion d'elles. Ce que j'accuse, c'est leur indifférence & non pas leur parti pris. Je ne veux pas croire, je n'admettrai jamais qu'elles aient assez peu de tendresse dans le cœur, assez peu de conscience de leur devoir, assez peu de sentiment de la justice, pour se dérober, de la même façon qu'on pourrait éviter dans le monde la rencontre d'un fâcheux ou la conversation d'un mal-appris.

Je supposerais, si l'on veut, pour ne point fermer les yeux à la frivolité aujourd'hui si répandue, qu'en effet, à la première heure, beaucoup de jeunes filles se trouveront inférieures à de pareils échanges d'idées. Elles se sentiront d'abord étrangères à ce courant de pensées ; il leur faudra quelque effort pour y maintenir leur attention. J'irai plus loin, & je suis prêt à reconnaître que volontiers leur père se fera illusion sur la portée de leur esprit & l'étendue de leurs connaissances ; qu'il les entretiendra souvent, emporté par ses propres idées, de vues & de conceptions auxquelles, avec la meilleure volonté du monde, elles ne sauraient en effet atteindre. Ce ne sont pas là toutefois des raisons suffisantes pour se refuser à toute condescendance. Elles feront un effort inverse de celui que, plus jeunes, elles ont tant de fois exigé de leurs parents. Lorsque leur mère passait son temps à leur raconter le Chat Botté ou la Belle au Bois dormant, lorsqu'elle s'efforçait de traduire pour leur jeune esprit les histoires de la Bible ou

les enseignements du catéchisme, ce n'était point sans une application soutenue qu'elle réussissait à maintenir à cet humble niveau l'élévation habituelle de son langage.

N'est-il pas juste que la jeune fille, à son tour, apporte quelque complaisance & quelque effort dans ce dialogue ? N'est-ce pas le moins qu'elle doive à son père, & osera-t-elle jamais avouer qu'elle éprouve de l'ennui à lui être agréable ?

Pour moi, qui regarde en avant dans la vie & qui, par delà les années de l'adolescence, aperçois la suite naturelle & prévue de l'existence dans le mariage, je me demande avec anxiété & avec tristesse, quel avenir une pareille conduite présage aux futurs époux.

Je me le demande, Nathalie, & cependant je ne le sais que trop.

Cette déplorable coutume de rester en dehors de toute relation sérieuse & suivie, de toute intimité & presque de toute fréquentation avec son père & ses frères, rend la jeune fille à peu près complètement étrangère à la nature du caractère masculin. Elle ne commence pas, comme elle le devrait, à comprendre & à pratiquer son véritable rôle, dans le sanctuaire même du foyer domestique. Plus tard, lorsque le jeune mari viendra chercher auprès de sa compagne quelque force & quelque soutien, lorsqu'il voudra lui raconter ses affaires, ses projets, ses travaux, ses efforts dont dépendra l'avenir de la famille & la destinée de leurs enfants, il ne trouvera plus chez elle comme il était arrivé déjà à son propre père, qu'une attention distraite, qu'une indifférence ouverte, qu'un ennui mal dissimulé.

C'est ainsi, Nathalie, que tout se tient & que tout s'enchaîne dans la vie : l'enfance, la jeunesse, l'âge viril. Suivant moi, c'est à la jeunesse qu'il appartient d'être le nœud & en quelque sorte la raison dernière de toute la vie. C'est alors qu'affranchie de la contrainte sévère à laquelle il faut bien soumettre son enfance, la jeune fille est appelée à pratiquer de bonne grâce & comme par une heureuse inspiration, les commencements de toutes les vertus qui feront plus tard la femme forte & la mère dévouée.

Votre affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs

LES OISEAUX UTILES ET LES OISEAUX NUISIBLES

PAR M. DE LA BLANCHÈRE (1).

Les époques de grande agitation ont toujours eu pour résultat de ramener l'homme vers la nature; les villes deviennent importunes, elles qui ont recélé tant de doctrines perverses & vu tant de crimes, nés de ces théories coupables; on a besoin de calme, de repos, d'innocence, & on cherche dans les campagnes & dans le commerce assidu de la création ce que les hommes ne peuvent donner. La nature est si belle & si tranquille! c'est la mer sans rivages & sans tempêtes sur laquelle l'âme humaine peut voguer en paix; c'est une source d'études consolantes, car toujours elles ramènent vers Dieu, vers l'admirable architecte du temple, vers l'horloger de la splendide horloge, dont tous les rouages, visibles ou invisibles, obéissent au doigt qui les guide. Notre temps est si malheureux que sans doute beaucoup d'habitants des grandes villes se sont réfugiés aux champs; notre Journal va y chercher ses lectrices, & il leur conseillera aujourd'hui un petit volume charmant, qui donne sur les oiseaux de l'Europe les indications les plus intéressantes. On apprend là à connaître & à aimer ces aimables créatures, souvent utiles, presque toujours inoffensives, que l'ignorance des laboureurs & la sottise cruaute des chasseurs immolent constamment; certaines races, des plus mélodieuses, ont presque disparu sous les coups de fusil ou sont allées chercher des pays plus hospitaliers. Lisez ce joli volume, mesdemoiselles, & vous aurez le droit de défendre telle espèce d'oiseaux contre le fusil de vos frères, telle espèce de nids contre la barbarie des enfants; vous pourrez dire: Cette mésange, ce roitelet, ce pouillot auxquels vous tirez votre cendrée, sont les *échenilleurs* nés de vos arbres; c'est par millions que se comptent les œufs & les larves de chenilles que chacun de ces petits oiseaux avale en une saison; vous

pourrez dire aux enfants: « Ne touchez pas à ces nids, ingénieux palais, ni à ces œufs gris ou bleu céleste; laissez vivre les bergeronnettes qui dévorent les mouches & les cousins; ne troublez pas ces pies qui mangent les fourmis, respectez les hirondelles, épargnez le loriot & la fauvette; s'ils mangent quelques baies, ils purgent le jardin de ses insectes rongeurs, & puis ils chantent & nous enchantent; ne soyez pas méchants pour l'humble moineau, il cherche & happe les hannetons, ces ennemis de l'agriculteur.

On vous écouterait, car vous parlez avec autorité, instruites que vous serez par ce gentil & amusant volume.

JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE

PAR M^{me} LA BARONNE VAN CROMBRUGHE (1).

L'*infirmière*, auteur du livre dont nous allons parler à nos lectrices, a droit à toutes nos sympathies & à tous nos respects. Étrangère, elle a quitté son pays, ses fils, ses amis, ses œuvres florissantes, pour venir au secours de nos malheureux soldats; elle a bravé les fatigues, les périls de la contagion, les répugnances naturelles, pour vivre, durant plus de six mois, dans nos tristes ambulances, au milieu des soldats blessés, atteints du typhus ou de la petite vérole; elle les a reçus (pardon du détail) couverts de vermine, de boue, de plaies; elle les a lavés, soignés, pansés; elle les a consolés, exhortés, & ceux qui n'ont pas dû la vie à ses soins charitables ont reçu de ses lèvres les suprêmes consolations, & de ses mains les suprêmes honneurs. Quand je dis elle, je veux parler aussi de ses généreuses compagnes, mademoiselle Teichmann & madame Catteaux d'Anvers, mademoiselle Julienne Meeus, de Bruxelles, qui, expérimentées dans les labeurs de la charité, ont atteint, auprès des infortunés Français, les limites de l'héroïsme. Madame Van Crombrughe a annoté tous les jours,

(1) Fort volume avec 117 vignettes sur bois. Prix : 2 fr. 50, chez M. Rotschild, libraire, 42, rue Saint-André-des-Arts, Paris.

(1) Bruxelles, librairie de F. Classen, 86, rue de la Madeleine. — Prix : 3 fr.

pendant le temps qu'elle a passé dans les ambulances de Sarrebruck, de Metz & de Cambrai, l'emploi de sa journée, ainsi que ses observations & ses impressions personnelles. Elle a réuni ces pages, & elle dit avec simplicité :

« Je les adresse comme une sorte de compte rendu, & comme une marque de reconnaissance » à toutes les personnes qui, directement ou indirectement, ont prêté leur concours à l'œuvre charitable, dont les efforts & les travaux, en dépit des difficultés de plus d'un genre, ont abouti à faire quelque bien. Que ce soit aussi la récompense des dévouements modestes qui, mis en lumière dans cet écrit, pourront être utiles encore, en servant comme d'exemple & de direction à tous les bons cœurs que touchent les maux de la pauvre humanité. »

Les trois noms placés par madame Van Crombrughe en tête de son livre, marquent de sinistres étapes :

Sarrebruck, le début de cette guerre fatale ;
Metz, la perte de l'espérance ;
Cambrai, le dénouement lugubre.

Et dès le premier jour, des misères indicibles accablaient nos malheureux soldats & stimulaient la généreuse compassion des infirmières belges. Elles sont arrivées à Sarrebruck, & en attendant qu'elles aient pu installer leur propre ambulance, elles visitent les refuges improvisés où agonisent les tristes victimes de la guerre.

« Au moment, écrit l'auteur, où nous entrons dans une de ces ambulances, on y procédait à une opération ; le patient n'avait pu être chloroformé ; c'était un soldat français qu'entouraient toutes personnes ne parlant qu'allemand. Je m'approchai de lui.

« Mon Dieu ! pitié ! pitié ! murmura-t-il en pleurant.

« — Du courage, mon fils ! lui dis-je en lui prenant la main... »

Jamais je n'oublierai l'expression de son regard ; c'était, au milieu d'atroces souffrances, comme un éclair d'espoir qui rayonnait sur ce visage baigné de larmes.

« Oh ! ma mère ! ma mère ! » répéta-t-il.

Puis se reprenant :

« Je croyais que vous étiez ma mère, me dit-il.

— C'est le bon Dieu, que vous appeliez tantôt à votre secours, qui m'a envoyée pour la remplacer auprès de vous, cher enfant, » lui dis-je en m'agenouillant auprès de son lit.

Je restai quelques instants ainsi, lui parlant doucement, & réussissant à le calmer un peu, jusqu'à ce que l'opération fût achevée.

« Hier au soir, j'ai visité, à l'hôpital militaire, les officiers français. Ils sont cinq, occupant une même chambre ; la malpropreté qui y règne, jointe aux émanations qu'exhalent les plaies des blessés, n'est pas de nature à favoriser la guérison de ceux qui pourraient l'espérer. Les officiers se plaignent de la mauvaise tenue de cet hôpital & du

service fait par des infirmiers allemands gagés, qui se montrent, disent-ils, peu prévenants, pour ne rien dire de plus. Mais ils parlent en termes émus de la bonté & du dévouement que leur témoigne une jeune dame allemande qui s'est constituée leur protectrice, & qui s'ingénie à adoucir leur triste position. Mademoiselle Clara Henrichs n'est pas à son début d'infirmière volontaire. Durant les dernières guerres de la Prusse, elle s'était signalée par le dévouement qu'elle prodigua aux adversaires de sa patrie, vaincus, prisonniers & blessés, & par cela même, disait-elle, trois fois à plaindre. Ce même sentiment de générosité l'amenait encore auprès des officiers français... Un de ces officiers, le baron Forcade de Saint-Victor, disait en mourant :

« Sans cet ange de bonté, je serais mort dès le jour de mon entrée dans cet affreux hôpital ; c'est elle qui m'a aidé à supporter mes atroces douleurs. »

Ne vous semble-t-il pas, chères lectrices, qu'au milieu des récits de cette guerre qui a enfanté tant de haines, le nom de Clara Henrichs est doux à retenir ? l'humanité, la charité généreuse se retrouvent, même en pays ennemi, dans le cœur des femmes.

L'ambulance belge s'établit à Sarrebruck & à Spickeren ; elle soignait à la fois les blessés, les malades du typhus, de la dysenterie & du choléra ; il fallait aux infirmières une abnégation & un courage plus qu'ordinaires pour accomplir ces tâches multiples, toutes pénibles, toutes dangereuses. Elles passèrent trois mois dans ces travaux, n'ayant d'autre consolation que l'heureuse guérison de quelques-uns de leurs malades & la fin chrétienne des autres. L'ambulance se vidait peu à peu, lorsque la capitulation de Metz appela à un nouveau & plus rude service madame Van Crombrughe & ses dévouées compagnes.

La ville était encombrée de soldats blessés & malades ; les secours de toute nature y faisaient défaut au lendemain du siège, & des milliers d'infortunés y manquaient des choses les plus indispensables. Les dames belges aspirèrent au poste le plus dangereux ; elles entrèrent à l'Arsenal, où cinq cents soldats, blessés & malades, manquaient absolument de soins, & là, dans cet air empesté par le typhus & la dysenterie, elles apportèrent leur tendresse, leurs soins ingénieux & les secours abondants dont elles disposaient. En véritables Flamandes, elles installèrent d'abord une cuisine pour ces pauvres malades, qui n'étaient nourris que du pain noir du siège ; avec quelle joie les bouillons, les soupes, les portions de bœuf & de légumes, les tisanes chaudes & alcoolisées ne furent-elles pas reçues !

« A peu d'exceptions près, dit l'auteur, tous ces malheureux qui gisent là sur des paillasses sont affreusement pâles & amaigris, sans force, sans courage. On n'entend, il est vrai, pas de plaintes bruyantes, mais le silence gardé au milieu des

douleurs n'impressionne que davantage. Ces longues salles, uniformes & sombres, dont les miasmes empestent l'atmosphère, font l'effet d'un vaste tombeau. Il fait nuit là-dedans, dès avant quatre heures. Ce soir, on a allumé quelques rares veilleuses, accrochées aux piliers qui supportent les plafonds; ces pâles lumières rendent l'aspect des salles plus funèbre encore. Il y fait froid, la bise souffle à travers les grillages de bois qui ferment les salles: à plusieurs reprises, je me suis sentie glacée; puis j'éprouvai une sorte d'angoisse qui ressemblait à la peur. J'étais seule au milieu de tous ces malheureux. Ce silence, cette immobilité d'êtres vivants qui souffrent & agonisent, cette quasi-obscurité qui me forçait de marcher en tâtonnant, au milieu de ces grabats que je heurtai à chaque pas, contribuaient à me donner une sorte d'hallucination: je me croyais le jouet d'un cauchemar; décidément j'avais peur. Un de mes malades, qui va mourir, a poussé un gémissment; j'ai eu honte de ma faiblesse & je me suis précipitée vers lui.

« Oh! je souffre! ayez pitié de moi! » disait-il. J'essayai de réchauffer ses mains dans les miennes.

« — Mon enfant, dis-je, prions ensemble, Dieu console & soulage ceux qui l'appellent à leur secours.

— Je ne sais pas prier, me dit-il. Je souffre! je souffre! »

Son pauvre corps, déchiré par une blessure, était en outre épuisé par la maladie. J'essayai de le soulager par des frictions & des lotions d'eau bouillante; je lui fis prendre quelques gouttes d'un calmant que le docteur m'avait remis le matin. Je récitai à demi-voix le *Pater*, qu'il répéta faiblement.

« Ne me quittez pas! » murmurait-il avec terreur.

« Ses mains serraient convulsivement les miennes; nous priâmes encore un peu; ensuite il s'est calmé; il a perdu connaissance une heure après. »

« Je crois, dit-elle plus loin, que tous ces gens commencent à s'attacher à nous. Plusieurs demandent avec inquiétude si nous ne les quitterons pas; d'autres nous remercient affectueusement des soins dont ils sont l'objet.

« Nous avons une mère maintenant, me disait tantôt un pauvre amputé du bras droit auquel je donnais à manger comme à un enfant; la mienne serait bien contente si elle savait comme je suis soigné maintenant.

« — Nous le lui écrirons un de ces jours, lui répondis-je.

« — Oui, me dit-il, & elle priera pour vous. »

L'épisode de Metz renferme une foule de détails touchants ou navrants; on ressent tour à tour l'indignation contre les auteurs de cette guerre funeste, commencée à la légère d'un côté, combinée de l'autre avec de si profonds calculs, la compassion pour tant de victimes sacrifiées, & la

reconnaissance, l'admiration pour les dévouements que notre infortune publique a suscités dans les nations étrangères. A côté de l'ambulance belge fonctionnait l'ambulance hollandaise, propre, élégante, où les malades étaient vêtus de fines chemises de toile. L'Angleterre envoyait des secours de toute nature, aliments, boissons, linge, remèdes; les chevaliers Johannites eux-mêmes prodiguaient les dons, & toujours à côté des brutalités de la guerre on voyait l'héroïsme de la charité; les pacifiques, femmes, médecins, prêtres, se montraient plus grands, plus magnanimes que les héros du champ de bataille: comme eux, ils affrontaient la mort, mais ils ne la donnaient pas!

Cambrai fut le dernier témoin de cette charité courageuse; les batailles de Villers-Bretonneux & de Bapaume y avaient amené un nombre considérable de blessés; les dames belges y transportèrent leur ambulance, & elles furent témoins des derniers efforts de la petite armée du Nord, de ses succès éphémères & de sa douloureuse défaite à Saint-Quentin, lorsque von Grœben l'écrasa sous ses bataillons nombreux & aguerris. Cette partie du livre est fort intéressante, & nous voudrions lui emprunter plus d'un passage, mais la place nous manque; nous espérons d'ailleurs que nos lectrices se procureront le *Journal d'une Infirmière*, seul livre féminin écrit à propos des derniers événements. Elles y trouveront de grands & touchants exemples de dévouement chrétien, & si parfois les jugements de l'auteur & sur la France & sur la Prusse blessent un peu la vanité nationale, qu'elles daignent se souvenir que l'*authoress* est étrangère, qu'elle a de nobles amitiés en France comme en Allemagne, & qu'elle a prouvé, par son généreux concours, qu'on peut chérir avec sympathie les Français, tout en ne les approuvant pas toujours.

UNE DESTINÉE

PAR MADEMOISELLE V. NOTTRET.

L'auteur, sous ce titre un peu mélodramatique, a écrit une histoire touchante & simple, celle d'un cœur désabusé, trompé dans ses affections, déçu dans ses espérances, & qui cherche en Dieu seul amour & consolation. — Le roman est très-bien conduit; il est réel sans être vulgaire, & la fin grave & consolante laisse une heureuse impression. Lecture à recommander aux jeunes filles (1).

(1) Un volume. Chez Douniol, 29, rue de Tournon. Paris.

LA BONTÉ

PAR M. CH. ROZAN.



Nous annonçons avec grand plaisir la mise en vente de la troisième édition de cet excellent livre dont nous avons rendu compte il y a trois ans. — La *bonté* a tellement disparu de notre société, qu'un livre qui la peint avec son charme pénétrant ne peut être que le bienvenu. Au lende-

main de grandes fautes & de grands crimes, quand la colère & l'indignation ont envahi tellement les âmes qu'elles y étouffent la charité, le livre qui, tout en laissant à la justice ses droits immortels, demande l'indulgence, la concorde, la compassion, est, quoiqu'il ne soit pas nouveau, une espèce d'actualité (1).

MATHILDE BOURDON.

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob, Paris. Joli volume. — Prix : 3 francs.

LUCIFER

FIN.

IV

QUELQUES jours plus tard, après plusieurs heures d'attente, les pieds sur le verglas, Judith revenait chez elle, remportant le *pain de siège* & le morceau de cheval que la municipalité donnait aux indigents. Ce jour-là, le froid sévissait avec une affreuse rigueur ; elle marchait péniblement sur la neige glissante & un sentiment d'extrême faiblesse rendait pénible chacun de ses pas. Un vertige faisait tourner devant ses yeux les hautes maisons & les passants qui allaient préoccupés ; il lui semblait qu'elle n'entendait que dans un immense lointain ce bruit incessant du canon qui tonnait sur la ville, & enfin épuisée, chancelante, elle s'appuya à la muraille pour ne pas tomber. Une main saisit la sienne ; elle entendit confusément le mot :

« Entrez ! entrez donc ! prononcé par une voix féminine ; elle obéit, & en revenant à elle, elle se trouva assise dans la boutique d'une fruitière. Une jeune femme, debout près d'elle, lui faisait respirer du vinaigre :

« Ah ! vous revenez, vous avez un peu de couleuvres maintenant, dit-elle ça ne sera rien. Vous avez eu froid.

— Oh ! oui, très-froid. Je suis mieux, je vais partir, en vous remerciant bien de votre bonté.

— Ma bonté ? vous voulez rire, il faut bien que le pauvre monde s'entraide. Il ne faut pas vous en

aller ; venez dans la chambre, vous vous chaufferez une idée & vous prendrez une goutte de café : c'est souverain pour les faiblesses.

Judith suivit la bonne femme, qui l'entraînait d'un air amical ; la chaleur de l'arrière-boutique, chauffée par un poêle de corps de garde, la ranima.

« Prenez ce *petit noir*, dit la fruitière en lui présentant une grosse jatte pleine de café, heureusement qu'on ne nous l'a pas rationné ! ça vous remontera.

— Faites au moins asseoir la citoyenne, dit une grosse voix.

— Oui, mon oncle. Voilà une chaise près du feu, mademoiselle, prenez une chaude & reposez-vous. »

Judith s'aperçut alors qu'elle n'était pas seule avec la fruitière. Un homme âgé était assis dans l'angle obscur de la cheminée ; elle le regarda & vit un profil aquilin & amaigri, une longue barbe grise & un costume qui n'était ni celui d'un ouvrier ni celui d'un monsieur & qui tenait des deux. Une petite table, placée auprès de lui, portait quelques livres ternis par l'usage, & des journaux. Pendant ce rapide examen, la fruitière allait, venait, apportant un morceau de sucre dans une soucoupe, un tabouret de paille, une pelletée de coke ; elle paraissait aussi sincère que serviable, & son bon visage, ouvert & content, ne ressemblait pas plus à l'âpre figure de l'oncle qu'un honnête chien ne ressemble à un oiseau de proie.

« Vous êtes trop bonne, lui dit enfin Judith, je ne sais comment vous remercier. Vous m'avez, je

crois, sauvé la vie, il me semblait que j'allais mourir.

— On ne meurt pas si vite que cela : c'est le grand froid...

— Et la faim ! répondit Judith. Quel pain !

— Ah ! pour ça, c'est des fèves, de l'avoine, de l'orge, des pois, de la paille, c'est de tout, excepté de la farine.

— Quand cela finira-t-il ?

— Pour ça, c'est bien vrai ; c'est ce que tout le monde dit : Quand cela finira-t-il ?

— Pourquoi donc désirez-vous tant que le siège finisse ? dit l'ouvrier d'une voix creuse.

— Mais pour reprendre le travail, répondit Judith.

— Oui, & alors vous serez bien avancée ! Vous êtes une ouvrière, n'est-ce pas ?

— Oui, à peu près. J'étais demoiselle de magasin.

— Et le patron vous a mise à la porte lorsqu'il n'a plus eu besoin de vous ?

— J'étais demoiselle chez une mercière ; elle ne m'a congédiée qu'en novembre ; elle ne pouvait plus absolument me garder, à ce qu'elle assurait.

— Toujours la même chanson. Aujourd'hui vous crevez de faim, & je suis sûr que votre mercière fait ses quatre repas, qu'elle a de bonnes provisions de siège, comme disent les bourgeois, des pâtés, des jambons, & qu'elle se moque bien de vous. Allez ! je les connais, les patrons, un tas de grugeurs !

— Comment faire pourtant, demanda Judith ; nous avons besoin d'eux ; s'il n'y avait plus de patrons, il n'y aurait plus d'ouvriers.

— Vous avez eu des patrons, en avez-vous été contente ?

— Pas toujours.

— Vous avez travaillé, vous avez sué sang & eau pour que la boutique s'enrichisse, que monsieur & madame se retirent à quarante ans, dans une jolie maison de campagne, & que leur fille épouse un sous-préfet. Mais vous, gagniez-vous le nécessaire ?

Judith leva les épaules.

« Et vous trouvez que cela est juste, & vous trouvez, vous, qu'il faut toujours recommencer sur nouveaux frais, après le siège comme avant le siège ? Non ! cela ne sera pas ! je vois dans vos yeux que vous n'êtes pas contente de votre sort, que vous seriez prête à jeter le manche après la cognée. Eh bien ! écoutez-moi. La machine sociale croulera, elle doit crouler. Il viendra un temps, & il est proche, où le joug de fer qui pèse sur le cou des pauvres tombera, où le paysan possédera la terre qu'il laboure, où l'artisan sera maître de l'usine qu'il met en valeur ; un temps où tous seront égaux, où tous posséderont les biens communs ; il n'y aura plus de riches qui feront la charité, ni de pauvres qui la recevront chapeau bas ; plus de bonnes sœurs pour distribuer l'instruction à qui leur plaît & comme il leur plaît ; plus de rois, plus de prêtres, plus de juges ! la herse du peuple aura

passé, tout sera nivelé ; tous travailleront, tous auront le pain blanc, la viande rouge, les belles maisons, les habits chauds & la flamme au foyer ! Vous verrez cela, jeune fille ! vous verrez le triomphe des travailleurs ; vous êtes jeune, vous, vous êtes bien heureuse ! »

Le vieillard s'était exalté en parlant ainsi ; ses yeux noirs lançaient des flammes, & les paroles se pressaient sur ses lèvres avec une impétuosité singulière. Sa nièce l'écoutait, & un sourire incrédule plissait sa bouche.

« Allons, mon oncle ! allons ! dit-elle enfin, il y aura toujours des pauvres & des riches, car il y aura toujours des paresseux & des gens de cœur. Vous en voulez à ces bonnes sœurs, je leur dois pourtant ce que je sais ; vous en voulez aux prêtres, qu'est-ce qu'ils font de mal, je vous le demande ?... & aux juges, comment ferez-vous avec les voleurs ? »

— Ils soutiennent tous & chacun les tyrans, & j'appelle tyrans tous ceux qui oppriment les prolétaires, tous ceux qui ne veulent pas, avant tout, assurer au travailleur la valeur intégrale de son travail. Vous ne pouvez pas comprendre cela, Mariette, mais cette jeune fille me comprend, je le vois bien.

Judith avait, en effet, écouté avec une grande attention les paroles du vieil ouvrier ; elle y réfléchissait encore, & elle demanda enfin :

« Et vous croyez que le monde ne restera pas toujours organisé comme il l'est aujourd'hui ?

— J'en suis sûr, mais il faudra du courage pour arriver à ce jour de gloire, un autre jour que celui de leur *Marseillaise*, allez ! il faudra, pour préparer cet avenir, quitter ce que vous avez peut-être aimé, honoré, fouler aux pieds vos préjugés, prendre les opinions des hommes libres, & comme eux, abhorrer cette vieille société & ce qui la constitue ; il faudra haïr l'exploitation & les exploités ; il faudra, au besoin, employer le fer & le feu pour extirper tous les parasites & préparer le règne de la justice, l'ère de la félicité ! Tel que vous me voyez, je suis un vieil insurgé contre tous les régimes ; j'ai souffert, j'ai été en prison, en exil à Lambessa ; je ne regretterai rien si je puis voir, avant de mourir, la révolution sociale en bon train & les ouvriers affranchis. Et, je le crois, nous aurons la victoire, mais elle coûtera cher, car tout doit tomber.

— Je l'ai souvent désiré, » dit Judith à demi-voix.

Le temps s'était écoulé ; elle se souvint de sa sœur, qui l'attendait, & elle se leva pour partir. Elle remercia Mariette & tendit la main à l'ouvrier ; il lui donna un paquet de brochures, en disant :

« Lisez-moi cela, & quand vous voudrez causer, venez me voir ! »

Elle partit, rêvant à ce qu'elle venait d'entendre ; au milieu du sombre Paris, assiégé & misérable, elle entrevoyait des horizons féériques, où se réaliseraient pour elle toutes les félicités tant de fois

enviées aux autres; son imagination travaillait. Christine l'attendait avec inquiétude.

« Que tu as dû rester longtemps sous cette neige! lui dit-elle. Oh! demain j'irai moi, je ne veux pas que tu me sacrifies ainsi ta santé. »

Judith n'avoua pas à sa sœur ce qui lui était arrivé. Elle pensait que Christine, pas plus que Mariette, ne pourrait comprendre les paroles & les espérances du mécontent révolté. Elle ne dit rien, mais elle pensa à ce qu'elle avait entendu; elle lut en cachette les brochures, & plus d'une fois elle retourna chez la fruitière, qui s'étonnait qu'on prît tant de plaisir à entendre tantôt discourir, tantôt déclamer, l'oncle Martial.

V

Toutes les créatures rencontrent en leur vie un instant fatidique où elles décident de leur bonheur ou de leur malheur, de leur salut ou de leur perte. Les arts nous peignent Hercule entre le vice & la vertu; l'hagiographie nous raconte le songe de saint Bazile où il vit l'Idolâtrie, parée de ses plus beaux ornements, l'appelant, par ses doux regards & ses insinuantes flatteries, tandis que la divine Sagesse, belle de simplicité & de pureté, le conviait à son tour. Chaque conscience a eu ce choix & a vu les deux Esprits se disputer sa conquête.

Judith, qui avait résisté au bon ange, à sa sœur, qui avait secoué la tête avec dédain devant sa résignation & sa piété, suivit, dans tous les errements d'une imagination dévoyée, l'être dangereux qu'elle avait rencontré sur sa route. Ce vieillard, nourri dans les révolutions, apôtre de la démagogie, rival envieux de la société, ennemi du christianisme, ennemi plus acharné encore du capital & de ceux qui l'emploient, ce vieillard exalté & méchant devint son guide. Elle l'écouta, & comme les plus nobles sentiments tournent en poison dans certaines âmes, elle l'écouta avec foi, elle le crut avec espérance; elle s'associa à ses criminelles utopies, avec un amour filial, crédule & soumis. La fille du capitaine Vernon, brave soldat dévoué à son pays, devint l'adepte de cet homme qui voulait abolir la patrie, & avec elle la famille & la religion. Les sophismes extravagants, les doctrines perverses trouvèrent tout à coup de l'écho dans un cœur gangrené par l'envie; la souffrance, qui dans les âmes élevées fait éclore les plus touchantes vertus, avait fait bouillonner dans l'âme de Judith les mauvais instincts, les haines farouches, les désirs furieux, & elle s'attacha soudain avec frénésie à ces systèmes qui caressaient les aspirations les plus profondes de son être : jouir et abaisser, siéger sur un trône & tenir sous ses pieds ceux qui, jadis, l'avaient eue dans leur dépendance.

Les temps malheureux où nous vivons favorisent ces sentiments; plantes vénéneuses &

reptiles prospèrent, auprès de certains marécages.

Paris ne voyait plus au delà de ses sorts les casques des soldats prussiens; la paix était faite, & pourtant le canon tonnait toujours : le drapeau rouge, triste et sanglant emblème, flottait sur Paris humilié; la Commune, de sinistre mémoire, siégeait à l'Hôtel de Ville, & la révolution sociale, tenant ses promesses, violait la propriété, fermait les églises & les monastères, emprisonnait le pontife & ses prêtres, & fusillait, au nom de la liberté, les hommes libres qui ne voulaient pas marcher avec elle. Dès le début de cette fatale insurrection, Judith laissa voir ouvertement ses ardentés sympathies; rien ne la surprenait, rien ne l'indignait, non, pas même le sang versé; elle puisait dans les détestables maximes & dans les détestables espérances dont elle se nourrissait cette indifférence pour le crime qui est un mauvais signe pour l'âme et pour la société où elles régnent.

« Ces assassinats ne te font pas horreur ? lui dit Christine, à qui sa sœur venait de lire tout haut, & froidement le récit de l'exécution de Clément Thomas & du général Lecomte.

— Que veux-tu ? ce sont des actes nécessaires. Les traîtres ne doivent-ils pas être punis ?

— C'étaient là des traîtres ? & envers qui ? pas envers la France toujours !

— Envers la Commune, la Commune qui est le salut des pauvres & des travailleurs.

— Tu t'associes donc à ces gens-là, à ces hommes de meurtre & d'impunité ! ah ! Judith que diraient notre père & notre mère ?

— Ils ne nous ont laissé en héritage que la pauvreté & ses déboires; permis à nous de chercher notre voie ! tu préférés rester dans l'ombre & dans le passé ; soit ! je vais à la lumière, à l'avenir, à l'espérance ; j'arriverai ou je mourrai !

— Explique-toi : qu'espères-tu ?

— J'espère que l'état actuel des choses, renversé par la Commune, par la révolution sociale, disparaîtra ; qu'il y aura place pour tout le monde au soleil nouveau & qu'à mon tour, je posséderai & je jouirai.

— O ma sœur ! quel rêve ! le crime & l'irrégion ont-ils jamais rien fondé ? Dieu sera contre vous !

— Ne me prêche pas, Christine, tu m'as assez sermonnée, assez ennuyée par ta résignation de brebis, ta soumission d'esclave ; tout cela est fini ; je ne serai plus la chose de personne ; je n'essaierai plus les manteaux, ni les chaussures ! on ne se moquera plus de moi ! je ne flatterai plus les chaland ; je ne me verrai plus humiliée, abaissée par les riches ! ils auront peur, ils seront tout petits devant ces prolétaires tant méprisés... Ce sera une joie ! elle suffirait à elle seule pour remplir la vie !... Adieu, Christine, je vais voir où en sont nos affaires ; je veux dire nos espérances. »

Sa sœur voulut en vain la retenir, elle sortit & ne revint que fort tard ; le lendemain, elle sortit

encore, & quand elle rentra, sa sœur fut étonnée de la métamorphose qui s'était faite en elle. Elle avait quitté la robe noire & le water-proof qu'elle portait constamment : ils étaient remplacés par un charmant costume brun ; elle avait à sa ceinture une montre, une courte chaîne d'or & au cou un médaillon avec un *J* de turquoises : Christine regardait avec effroi cette transformation.

« Comme tu m'examines ! dit-elle en riant ; regarde, ma sœur, regarde ! voilà les arrhes des promesses que nous fait la Commune. Je suis nommée inspectrice des écoles ; j'ai touché six mois de mon traitement ; je suis entrée dans ce magasin où j'ai servi autrefois, j'ai commandé à mon tour, j'ai acheté ce costume ; je suis entrée chez l'orfèvre voisin, j'ai acheté ces bijoux, & j'ai jeté au feu la défroque & les souvenirs du passé ! veux-tu m'imiter ? je te ferai avoir, & facilement, un emploi supérieur au mien ; pour la première fois de ta vie, tu sauras ce que c'est que l'argent, le bien-être ; tu sauras ce que c'est que de commander, toi qui as toujours obéi ! Ma pauvre Christine, l'heure est bonne pour nous, viens ! »

— N'insiste pas, lui répondit Christine d'un ton ferme, je ne veux pas de cette richesse : puisse la tienne ne pas t'avoir coûté cher ! »

Judith répondit fièrement :

« Rien que je ne puisse avouer, je partage le pouvoir de ceux dont je partage les convictions, voilà tout. Nous nous quitterons, ma sœur, puisque tu ne veux pas me suivre & que nous ne pouvons pas nous entendre. Et dire, ajouta-t-elle avec un accent mêlé de tristesse & de colère, que je te laisse pauvre & sans pain ! que feras-tu ? »

— J'irai chez les Sœurs de charité de la paroisse, je les prierai de me donner une place, fût-ce comme servante ! & j'aurai du pain.

— Tes Sœurs de charité ! qu'elles soient sages, sinon...

Elles se quittèrent ; Judith monta dans la voiture qui l'attendait ; Christine, le cœur serré, se rendit chez les Sœurs, dont elle était connue, & leur exposa sa position.

— Mon enfant, lui dit la supérieure, nous n'avons probablement plus deux jours d'existence ; nos orphelinats sont pillés, on nous chasse de nos maisons, mais peut-être nous laissera-t-on aux ambulances. Venez donc, venez ! Nous vous utiliserons auprès des blessés aussi longtemps qu'on voudra nous y laisser nous-mêmes, & après, à la grâce de Dieu !

Ce fut donc à l'ambulance, parmi de grandes fatigues & des craintes continuelles, que Christine passa ces tristes semaines, où Paris agonisa au milieu de tous les crimes et de tous les dangers. Elle eut sous les yeux le tableau incessant des souffrances physiques, des abaissements moraux de ces malheureuses victimes que la Commune envoyait aux avant-postes ; nuit & jour, avec ses charitables compagnes, elle veillait et soignait les blessés : elle voyait les plaies sanglantes du corps,

aggravées, envenimées par l'ivresse, & les plaies cruelles & profondes des âmes devenues plus matérielles que la matière elle-même. Une ardente compassion saisit son cœur ; l'esprit de saint Vincent, cet esprit de zèle, de charité, de tendre indulgence, soufflait sur elle ; en étudiant les hommes, si malheureux & si coupables, si oublieux de Dieu & d'eux-mêmes, elle les étreignait, semblait-il, avec une tendresse plus vive ; elle eût voulu les éclairer, les diriger, les conduire au ciel, au prix de sa propre vie, & apporter au Père de tous les hommes une gerbe d'âmes converties & sauvées. Les plus généreux sentiments, l'abnégation de soi, l'ardente charité pour autrui, s'éveillaient en son cœur qui, jusqu'alors, n'avait connu d'autre amour que l'amour exclusif de la famille ; elle oubliait ses peines, les inquiétudes de l'avenir, elle s'oubliait elle-même ; les souffrances d'autrui, le désir de s'y dévouer tout entière, comme les filles de saint Vincent, parmi lesquelles elle eût voulu prendre place, occupaient seuls sa pensée ; il était cependant un nom, une image qu'elle ne pouvait effacer de sa mémoire, qui lui apparaissaient dans le travail de la journée comme dans le court repos de la nuit : — le nom, l'image de Judith.

Qu'était-elle devenue ? dans quels abîmes l'esprit du mal l'avait-il fait tomber ? De jour en jour, elle apprenait par les fédérés ce qui se passait au dehors & ce que des femmes osaient dans Paris abandonné à l'enfer. Judith était-elle dans les rangs de ces furies ? avait-elle profané de ses chants le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires ? l'avait-on vue dans la chaire de Saint-Sulpice ? avait-elle expulsé des écoles et des hôpitaux les épouses de Jésus-Christ, les servantes fidèles des pauvres & des malades ? avait-elle renversé de sa main l'image de Marie ? portait-elle le fusil aux barricades ? tenait-elle la plume dans quelque publication impie ? Ces douloureuses questions étaient toujours au fond de son esprit ; elle les communiquait à la supérieure, qu'elle nommait sa mère ; la supérieure, pleine de calme & d'expérience, vieillie dans les œuvres & que rien n'étonnait, ni en bien ni en mal, lui répondait simplement :

— Prions, ma chère enfant, & quoi qu'il advienne de votre sœur, vous serez, vous, des nôtres. Ces temps passeront, mais ce qui ne passera pas, c'est la religion ; ce qui ne passera pas non plus, c'est la misère ; il y aura toujours des pauvres qui auront besoin qu'on les soigne et qu'on les aime : les Filles de la Charité sont créées pour cela.

VI

Les combats près de Sèvres & la prise du fort d'Issy avaient amené de plus nombreux blessés à l'ambulance, & parmi eux, Christine en remarquait un qui faisait tache au milieu de ses compagnons :

il semblait honnête. Il avait l'apparence d'un bon ouvrier, dépaycé sous la tunique & le fusil du garde national, & lorsque sa femme & ses enfants venaient le voir, il les accueillait avec une tendresse qui faisait rire ses voisins de lit & qui touchait les Sœurs. La jeune femme avait également la physionomie la plus douce & la plus heureuse. Christine avait ce malade sous sa surveillance spéciale : il n'était pas dans la catégorie des *grands blessés*, mais il exigeait des soins assidus, & la jeune fille passait bien des heures à arroser d'eau froide le pauvre bras déchiré.

Elle s'acquittait un jour de ce devoir en présence de la jeune femme, qui la regardait attentivement, & lui dit enfin d'un ton timide :

« Mademoiselle, puis-je vous demander quelque chose ?

— Certainement.

— Ne vous ai-je pas vue l'hiver dernier avec mademoiselle Judith Vernon ?

— Avec ma sœur ! vous connaissez ma sœur ! Est-ce possible ?

— Vous êtes sa sœur ! eh bien ! par exemple, vous ne lui ressemblez guère ! dis, Jean-Baptiste ?

— Pour ça, non ! dit Jean-Baptiste.

— Comment la connaissez-vous ? »

Mariette raconta longuement, & avec grands détails, comment, par une matinée d'hiver, au temps du siège, elle avait invité Judith à venir se réchauffer chez elle, & comment elle avait causé longuement avec Martial.

« Je ne dois pas dire de mal de notre oncle Martial, continua-t-elle, qui est le propre frère de ma mère, mais ça a toujours été un grand esprit & un propre-à-rien ; il lit dans les livres & fait des barricades, c'est tout. Il s'est battu en 1830, n'étant qu'un gamin, pas plus haut qu'une botte ; il s'est battu en 1848, en 1852, même qu'il a été jugé & envoyé en Afrique ; il est revenu, & le v'là encore dans toutes les affaires du gouvernement. Il a attrapé une extinction de voix à crier le jour de l'enterrement de Victor Noir ; il est de toutes les émeutes, de tous les troubles ; il est entré à l'Hôtel de ville le 31 octobre, & il a bien braillé au 19 janvier. Il vous dit toutes sortes de grandes phrases sur le peuple, sur l'humanité, sur le progrès, sur l'infâme capital, sur le... comment dit-il ? le... salariat ; mais j'aime mieux un ouvrier tranquille comme mon Jean-Baptiste, qu'un homme d'esprit comme mon oncle.

— Et ma sœur écoutait votre oncle ?

— Pardi ! elle buvait ce qu'il racontait. Et quand ils ont institué la Commune, mon oncle est devenu un grand personnage, étant de toutes les sociétés secrètes ; vous comprenez ? Il est adjoint au maire & commandant d'un bataillon de la garde nationale ; il a donné à mademoiselle Judith une place superbe : elle roule voiture sur le pavé de Paris ; elle est fière ! Il y en a d'aucuns qui l'appellent madame Holopherne. On dit qu'elle met très-

carrément les chères Sœurs à la porte des écoles c'est sa fonction.

Christine soupira amèrement.

— Et vous, dit-elle enfin, vous n'avez pas profité de la fortune de votre oncle ?

— Oh ! nous n'avons pas d'ambition nous ; qu'on nous donne la tranquillité, nous ne demandons pas autre chose : mon petit commerce ira, & mon pauvre homme, quand il sera rétabli, grâce à vos bontés, pourra travailler de son état d'ouvrier zingueur ; nous n'aurons pas besoin qu'on pille les églises pour nous.

— Elle dit ça, interrompit Jean-Baptiste, rapport à l'oncle, qui est venu l'autre jour, les poches pleines de croix d'or, de cœurs d'argent, d'offrandes de toute espèce prises à Notre-Dame-des-Victoires. Il voulait en donner à la petite, mais Mariette, qui est pourtant douce comme un mouton, s'est rudement fâchée !

— Et voilà le guide de ma sœur ! dit Christine sans pouvoir retenir ses larmes ; hélas ! comment finira-t-elle ? qui la ramènera ?

— Cela n'ira peut-être pas si mal, dit la bonne Mariette, votre sœur est comme affolée par des phrases & des promesses ; elle croit qu'elle va être riche, qu'elle dominera sur les autres... c'est bien tentant... pour une jeunesse comme elle... mais quand les Versaillais seront entrés, tout changera, & elle reviendra vers vous.

— Ah ! ma bonne amie, priez pour elle & faites prier votre enfant : elle est en bien grand danger.

— Je prierai pour vous qui êtes si bonne pour nous. Mon pauvre mari qu'on a fait garde national malgré lui, vous est reconnaissant tout plein, & nous ne vous oublierons jamais.

VII

La Commune touchait à sa fin & Paris à la délivrance ; la démente des fédérés devenait de la fureur. Ils défendaient, par des barricades, la ville malheureuse où ils avaient tout volé, l'argent & le pouvoir ; le sang coulait ; les victimes les plus pures s'étaient vues outragées & immolées, les otages étaient devenus des martyrs, & à chaque instant, de nouvelles victimes obscures, inconnues, venaient grossir l'holocauste que la démagogie a offert à ses dieux.

Auprès de l'ambulance des Filles de la Charité une barricade formidable avait été érigée ; les insurgés s'y étaient installés en un poste nombreux qui défendait les approches, & qui, surtout, opprimait le voisinage & l'accablait de perquisitions & de réquisitions. Un coup de feu partit d'une maison à laquelle la barricade était adossée : nul ne sut qui l'avait tiré ; aussitôt, sans informations, les fédérés, ivres & furieux, se précipitèrent dans cette maison, en chassèrent les habitants dans la rue & se mirent en devoir de les fusiller. Ce fut une

scène terrible & tragique; des mères essayaient de défendre leurs enfants, des vieillards protestaient de leur innocence, des mourants pleins de vie se recommandaient à Dieu (1). Seize personnes avaient déjà péri : une petite fille de trois ans restait; & on la couchait en joue, quand une jeune fille se précipita au devant d'elle en criant :

« Grâce!.. Grâce!.. »

Elle couvrit l'enfant de son corps, & reçut en pleine poitrine, le coup qui lui était destiné.

Christine, c'était elle, s'écria :

« Vous me la laisserez maintenant ! »

— Emportez-les toutes deux, dit le chef des fédérés, voilà les Versaillais qui approchent, il ne faut plus nous amuser à la bagatelle. »

Comment Christine, blessée, mourante, un enfant dans ses bras, parvint-elle à regagner l'ambulance ? Ce fut le secret de son âme héroïque, dominant les défaillances du corps; elle arriva & tomba entre les bras des sœurs, surprises de sa sortie & horriblement inquiètes des coups de feu si rapprochés de leur maison.

— Gardez l'enfant, dit-elle d'une voix suppliante.

— Que vous est-il arrivé ? s'écria la supérieure.

— Ma Mère, dit-elle, on fusillait nos pauvres voisins, j'ai vu cette enfant qu'on allait tuer, j'ai couru... le bon Dieu n'est pas fâché, n'est-il pas vrai, que j'aie disposé de ma vie ?..

La supérieure l'embrassa & lui dit en pleurant :

— Ma fille, vous vivrez, ou vous mourrez en vraie fille de saint Vincent; rassurez-vous & laissez voir votre blessure.

Elle était mortelle. Christine expira vers le soir, tranquille, plus que tranquille, heureuse. Les peines de la vie étaient si loin & l'éternité si près ! Un peu avant de mourir, elle dit à ses Sœurs :

— Informez-vous de Judith ! Sauvez Judith !

Elle fut amèrement pleurée par les Sœurs & par Jean-Baptiste.

(1) Historique.

Le lendemain, l'armée française occupait presque tout Paris; elle était entrée à la lueur des flammes de ces monuments, témoins de huit siècles de gloire. La lutte, on le sait, fut formidable, la résistance des insurgés désespérée et terrible. A la fin de la nuit, au moment où les troupes de l'ordre emportaient l'immense barricade de la place de la Concorde, un chef de bataillon des fédérés fut frappé d'une balle à la tempe & tomba raide mort. C'était un homme âgé; ses soldats le nommaient le commandant Martial. Depuis la veille, une jeune fille combattait à ses côtés, obéissait à ses ordres & semblait s'inspirer de ses volontés & de son esprit. Quand elle le vit mort à ses pieds, & qu'elle aperçut, à quelques mètres de la barricade, les soldats de la ligne, elle s'écria : — Tout est perdu ! Vengeance !

Et on la vit, au milieu de la fumée de la poudre, descendre du poste élevé où elle était placée. Elle courut vers cette ligne de palais qui s'étend à la droite de la Seine; des légions diaboliques l'y avaient précédée; des hommes, des femmes, des enfants versaient sur les boiseries des portes & des fenêtres le pétrole qu'ils puisaient dans des tonneaux : tout était prêt pour le crime & la destruction.

— Le feu ! s'écria Judith; le feu ! Nos chefs ont péri, notre cause est perdue; que Paris périsse !

Elle saisit une torche, entra dans le palais du Conseil d'État, & d'une main ferme, elle mit le feu aux boiseries. Bientôt un immense brasier éclaira le ciel, le ciel où se levait la blanche aurore de mai : les spectateurs, épouvantés, qui regardaient de loin ce tableau de terreur, virent une femme de grande taille, aux cheveux blonds épars, qui allait, infatigable, de palais en palais, de maisons en maisons, & qui attisait les flammes : elle apparaissait superbe d'orgueil & de colère. Dans la rue de Rivoli, une poutre enflammée tomba sur elle et l'écrasa.

Les deux sœurs se rencontrèrent au seuil de l'Éternité.

MATHILDE BOURDON.

LA SCHLUG

Un jour du mois de septembre 1860, en la bonne ville de C..., une fenêtre s'ouvrit à un étage que je m'abstiens de désigner par la simple raison qu'un pareil renseignement n'intéresserait pas le lecteur... & un nez parut à la fenêtre.

Ce nez c'était & c'est encore celui de votre très-dévoté serviteur. Il faut bien que je vous parle de moi, bien que le moi soit haïssable, à ce que prétend un philosophe, mais il y a moyen de tourner la difficulté. Je m'appelle Edmond, tâchez de ne pas l'oublier, Edmond ! je puis donc, main-

tenant que vous connaissez le nom auquel j'ai toujours répondu, supprimer cette fâcheuse première personne & lui substituer la troisième, mais rappelez-vous encore une fois qu'Edmond c'est moi. Donc Edmond mit, ce jour-là, le nez à la fenêtre, mais il le retira bien vite.

Il faisait, en effet, le temps le plus épouvantable qui, de mémoire de caniche, eût encore inondé les rues de C.... Les deux ruisseaux qui bouillonnaient à droite & à gauche de la rue, grossis par le tribut de cent gargouilles, avaient fini par se rejoindre au milieu de la chaussée; on eût pu se croire à Venise, non la Venise au ciel bleu, la Venise aux flots d'azur, la Venise des gondoles, mais une Venise crottée, souillée, battue par le vent, grise comme une ville hollandaise. Et la pluie tombait toujours, elle bondissait contre les murs & contre les vitres avec un petit rire strident, ou clapotait dans le ruisseau en soulevant des cloches jaunâtres; les toits étaient tout noirs & les murs semblaient frissonner.

Edmond referma sa fenêtre & revint près de la cheminée; il s'allongea dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, écoutant les profonds soupirs du vent dans le grenier & les gouttes de pluie qui tombaient en sifflant sur les charbons enflammés.

Tout à coup la porte s'ouvrit, & Gustave apparut sur le seuil. Gustave, en guêtres de cuir, enveloppé dans un grand manteau de caoutchouc & le chef recouvert d'un chapeau de toile cirée, le tout ruisselant, comme le fameux triton qui porte la vasque de la grande fontaine & dont la bonne ville de C... est si fière.

« Eh bien! partons-nous, » dit Gustave en se débarrassant de son manteau & en découvrant le sac bouclé sur ses épaules?

Edmond tourna la tête, &, pour toute réponse, montra la fenêtre.

« Eh bien! » fit Gustave.

Edmond crut devoir se lever & regarda curieusement son ami. Gustave ne riait pas, jamais il n'avait été plus sérieux.

Il prit sans façon le fauteuil, joignit les mains & dit en branlant la tête :

« Edmond, tu me navres.

— Voyons, Gustave...

— Tu deviens vieux!

— Mais vois donc le temps...

— Tu deviens épicier! »

Il se fit un grand silence.

« Il faut que cela finisse, dit enfin Gustave. Il est convenu que nous allons au Honeck, le 20 septembre 1860, départ à neuf heures du matin. Or, le 20 septembre, c'est aujourd'hui, &, ajouta-t-il en regardant sa montre, il est neuf heures cinq minutes. Si tu viens, tu es en retard; si tu ne viens pas...

— Si je ne viens pas?... »

Gustave ne répondit rien, mais il eut un regard si farouche que le pauvre Edmond se décida, lui

aussi, à boutonner ses guêtres & à boucler sa valise.

« C'est égal, grommelait-il en descendant l'escalier, il faut être fou pour se mettre en route par un temps pareil.

— Fou ou poète!

— C'est bon, c'est bon, je le sais, mais ne me récite pas tes vers. »

Moitié nageant, moitié marchant, ils arrivèrent au bout de la ville, où les attendait, stoïquement assis sur une borne kilométrique, un troisième compagnon. C'était Jules.

Ce serait le moment de faire la description des trois voyageurs; j'en connais qui n'y manqueraient pas, mais à quoi bon?

Qu'il vous suffise de savoir qu'ils n'avaient pas vingt ans, mais vous l'aviez déjà deviné.

J'ai toujours aimé le voyage à trois.

Voyager seul est le fait des misanthropes, des égoïstes & des avarés.

Le voyage à deux n'est amusant que pendant trois quarts d'heure. Après le premier cigare, les deux amis n'ont qu'une chose à faire, retourner bien vite sur leurs pas, & chercher un troisième compagnon. S'ils ne veulent pas revenir brouillés à mort avant la fin de la journée.

Mais voyager à trois! il y a tout un volume à faire sur les agréments de voyager à trois. Que deux chemins se présentent, qu'il s'agisse de choisir entre la hardie escalade & l'ascension bourgeoise mais plus douce, par le sentier des charrettes; qu'il faille encore se prononcer pour une savoureuse omelette au lard arrosée de vin blanc ou pour la délicate recette des œufs à la coque, la discussion n'est jamais bien longue, & le vote a lieu toujours à une imposante majorité.

Il y a encore d'autres avantages, & le moindre n'est pas de pouvoir s'égayer aux dépens de l'un de ses compagnons, de complicité avec l'autre.

Ils étaient donc trois & il pleuvait toujours.

Aussi la conversation fut-elle d'abord assez languissante. Au milieu du fracas du vent & de la pluie, c'est à peine si l'on pouvait distinguer les grognements significatifs qu'Edmond poussait à intervalles réguliers & les réminiscences poétiques de Gustave, dont l'enthousiasme croissait en raison directe du carré de la distance parcourue.

Jules, toujours impassible, marchait sans rien dire.

Le Honeck est une montagne assez élevée de la chaîne des Vosges. C'est le rendez-vous ordinaire des touristes qui ne craignent pas de se mettre sur pied à trois heures du matin pour contempler le lever du soleil. Ceux qui ont ce goût particulier couchent habituellement dans une assez piètre auberge maçonnie, je n'ose dire bâtie, au sommet culminant du col de la Schlug.

Je ne saurais vous dire si l'auberge existe encore. Un riche fabricant de Munster a fait construire à la Schlug un magnifique chalet, dit suisse, mais qui ressemble à un vrai chalet comme les Tuileries

ressemblaient à une sous-préfecture de quatorzième classe.

Immédiatement, un hôtel s'éleva près du chalet, avec chambres, salons, salle à manger, fumoir, assortiment de lorgnettes & collection de pistolets à l'usage d'un écho voisin, du reste, magnifique. Il est probable qu'on y dîne fort bien, aussi bien que dans les premiers hôtels de Paris ou de la province, c'est-à-dire qu'on y paye aussi cher. Or, il y a bon nombre de touristes qui n'apprécient les beaux sites qu'entre deux bons repas.

Mais, à l'époque où nos trois voyageurs se mirent en route, le riche fabricant de Munster avait encore son argent dans sa caisse & ses plans dans la tête de son architecte, & l'auberge dont j'ai parlé était le seul asile qu'on pût trouver pour la nuit dans ces hautes régions.

Edmond & ses compagnons arrivèrent à la Schlug vers trois heures.

Le vent avait fini par avoir raison des nuages, la pluie avait cessé, de larges flocons blancs couraient dans le ciel avec rapidité, & il ne restait plus de l'effroyable déluge du matin qu'une boue épaisse au milieu des sentiers, & des gouttes brillantes & tremblotantes à l'extrémité de chaque branche.

Nos amis étaient presque secs. Leur premier soin fut d'aller à la Roche-Percée. Cette Roche Percée est... une roche, je me hâte de le dire. Elle se dresse, farouche & menaçante, sur le flanc d'un contre-fort qui s'avance au loin dans la plaine alsacienne. Entre ce contre-fort & la première assise du Honeck, se creuse un profond & ténébreux vallon qui ressemble à un abîme, & où l'œil ne rencontre que la sombre végétation des sapins ou l'écorce brune & rugueuse des rochers. Mais au fond, tout au fond, comme une émeraude étincelant soudain dans les ténèbres de la mine, le vert éblouissant d'une prairie vient frapper le regard. Un berger qu'on distingue à peine y fait paître un petit troupeau, dont les mugissements arrivent jusqu'au sommet du col, comme la voix mystérieuse d'un monde inconnu.

Pour en revenir à la Roche-Percée, c'est une espèce de tunnel creusé dans le roc & sous lequel passe la route alsacienne. Cent mètres environ plus loin, la route fait un coude brusque & descend en tournant sur les flancs des contre-forts jusqu'au fond de l'abîme.

Les touristes affectionnent surtout le coude dont je viens de parler. D'un côté d'énormes blocs de rochers surplombent la route; de l'autre, un talus élevé protège le voyageur contre la terrible attraction du précipice. De ce point, l'œil embrasse un magnifique horizon : à droite & à gauche les sommets arrondis & dénudés des Hautes-Chaumes, en face la plaine immense de l'Alsace. Tout au fond, l'œil s'arrête sur les ondulations vaporeuses de la forêt Noire; dans les beaux jours on distingue un mince filet blanc qui serpente au pied de ces montagnes lointaines, c'est le Rhin, le vieux

Rhin aux eaux vertes avec son cortège solennel d'antiques manoirs & de tours démantelées. Les voyageurs qui n'ont pas le goût des légendes ou de la nature (& ils sont plus nombreux qu'on ne pense) ne manquent jamais d'aller à ce point de la route pour s'y livrer à l'honnête plaisir de parler à l'écho. Les vrais amateurs de ce genre de divertissement se munissent même de pistolets, qu'ils tirent avec une satisfaction candide dans certaines directions qu'ils connaissent. Chaque détonation bondissant contre les rochers, éclatant dans les gorges profondes, se répercutant contre les flancs nus des contre-forts, se prolonge en un roulement effroyable; on dirait que la montagne s'effondre.

Il y a des gens qui passent une journée tout entière à cet innocent exercice; ce sont, en général, des personnes paisibles, casanières, & qui ne sont pas fâchées de se donner de temps en temps les émotions d'une canonnade inoffensive.

Nos trois amis restèrent à la Roche-Percée le temps moralement convenable pour des touristes intelligents, mais qui ne sont pas encore complètement secs. Ils se hâtèrent de rentrer à l'auberge, où un feu clair & pétillant eut bientôt fait de réchauffer leur enthousiasme. Cependant l'omelette jaunissait pendant qu'une belle nappe blanche, c'est-à-dire grise, s'étalait sur une table de sapin. Le beurre des montagnes, une pyramide de pommes de terre & un certain petit vin doré complétèrent le repas. Ils s'y attardèrent quelque peu; toujours le petit vin doré! & puis, cet horrible café était si bon! Quand ils se levèrent de table il faisait presque nuit. Ils sortirent un instant pour écouter le silence & faire un brin de poésie crépusculaire. Mais franchement il faisait un peu froid. Ils étaient fatigués, ils avaient sommeil, ils voulaient se lever à trois heures du matin, toutes choses éminemment prosaïques. Ils rentrèrent sans se faire tirer l'oreille, à une certaine phrase un peu frileuse qu'Edmond, dans sa brusque franchise, avait lancée pour hâter un peu ses amis.

Dans le bel hôtel qui a détrôné l'auberge, il est à présumer que les chambres sont nombreuses & bien closes, & que les lits ne sont pas restés en arrière des progrès de la matelasserie moderne.

L'auberge était mal montée. Les rouliers, les bergers, les casseurs de pierre qui la fréquentaient habituellement couchaient sur la paille & ne réclamaient jamais. Néanmoins il y avait deux lits. Ces deux lits, relégués dans le grenier, n'étaient pas plus larges que ça; mais bast! en se serrant un peu... Le sort décida que Jules coucherait seul. Edmond & Gustave durent partager le second lit qui, vérification faite, parut plus large que l'autre d'un centimètre & demi ou à peu près.

Ils se couchèrent enfin. Je laisse à penser si le sommeil fut longtemps rétif.

Vers minuit...

On va dire que j'invente. Minuit! l'heure des crimes, l'heure des revenants, l'heure des sombres

dramas ! Pourquoi minuit dans une simple histoire, prosaïque comme une annonce de journal, & plus authentique ?

Que voulez-vous ? L'historien ne peut arrêter ni précipiter la marche du temps, s'il veut rester fidèle. Il était donc minuit, à quelques minutes près qui ne font rien à l'affaire, quand nos trois amis furent soudains réveillés en sursaut par un bruit...

Évidemment, plusieurs personnes gravissaient en ce moment l'escalier.

Le col de la Schlug & son auberge étaient à une lieue de toute habitation & à deux au moins de tout immeuble occupé par la gendarmerie. Aussi les honnêtes gens qui, par état, redoutent le voisinage des tricornes, passaient-ils fréquemment la nuit dans cette auberge hospitalière, quand pour un motif inhérent de leur profession, ils croyaient devoir filer de Lorraine en Alsace & vice versa. Nos amis connaissaient ce détail ; le respect humain les avait empêchés de mentionner cette circonstance dans le courant de la journée ; il y a certaines choses dont on ne peut parler sans avoir l'air d'en avoir peur.

Ils n'avaient donc soufflé mot de leur secrète inquiétude, mais, s'ils dormaient à poings fermés, ils avaient une oreille ouverte. C'est pourquoi les craquements de l'escalier les réveillèrent tous à la fois.

« Vous avez entendu ? dit Jules à voix basse.

— Rien du tout, reprirent les deux autres sur le même ton, & toi !

— Il me semble qu'on marche dans l'escalier !

— Tu rêves. D'ailleurs, qui peut avoir à monter ?

— Je ne sais... si nous allumions la chandelle !

— Allume !

— Je n'ai pas d'allumettes !

— Ni moi !

— Ni moi !

— Jules en a, dit Edmond, je lui en ai vu mettre dans sa poche.

— Tu crois ?

— Puisque je te le dis, regarde plutôt.

Enfin la chandelle brilla. Le bruit avait cessé tout à coup.

« Eh bien ! fit Edmond.

— Écoutons, reprit Jules tout blême, sans doute par un effet de chandelle.

— Écoutons. »

Un nouveau craquement se fit entendre dans l'escalier.

« Un sabre, » dit Gustave tout à coup, & son doigt désigne un coin de la toiture.

On apercevait là, en effet, un vieux sabre entre les tuiles & les poutres.

Il n'y a plus guère en France aujourd'hui que les pompiers qui aient conservé ce modèle. Quel pompier l'avait pu suspendre de la sorte ?

Cette question ardue n'occupa guère nos trois braves.

Gustave tira le sabre de sa cachette & le brandit

pendant que ses deux compagnons glissaient leurs pantalons & saisissaient leurs cannes de voyage.

Les pas se rapprochaient toujours ; deux voix sourdes s'interrogeaient. Ils sont à la porte...

« Est-ce ici ? dit l'une des voix.

— Pousse, dit l'autre. »

Et une main s'efforça d'ouvrir. Mais l'un de nos amis, lequel ? avait poussé le verrou. La porte était fermée en dedans.

« Diable ! dit la première voix, comment faire ?

— Enfonce la porte, reprit l'autre, je te dis qu'ils sont là ! »

La porte se mit à craquer sous la pression vigoureuse d'une épaule.

« Qui vive ? » s'écria Jules d'une voix que la peur rendait terrible.

Pas de réponse. Mais la porte cessa aussitôt de gémir & des pas furtifs firent de nouveau craquer les marches de l'escalier.

Moins d'une minute après, une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée, un bruit de grands sabres & de bottes éperonnées retentit, il se rapproche ; puis une forte voix prononce derrière la porte les mots sacramentels :

« Ouvrez, au nom de la loi ! »

Jules ne se fit pas répéter, & deux formes, se détachant en gendarmes sur le fond noir de l'escalier apparaissent sur le seuil.

On distinguait vaguement en arrière les têtes effarées de l'hôte & de son épouse.

« Vos papiers ? » demanda l'un des gendarmes.

Jules voulut mettre la main dans ses poches ; il s'aperçut alors qu'il était en chemise.

Edmond crut devoir intervenir.

« Vous cherchez sans doute des malfaiteurs.

— Péremptoirement, reprit Pandore.

— Il n'y a pas deux minutes qu'ils voulaient enfoncer notre porte... »

Et comme Pandore continuait à promener de l'un à l'autre un regard soupçonneux.

« ... Et c'est ce qui vous explique ce déploiement... guerrier. Du reste, ajouta-t-il, je suis Edmond G..., mon père est juge à C... »

— Vous ressemblez plutôt, reprit le bon gendarme visiblement adouci, à monsieur le procureur impérial... Ce n'est pas étonnant, du reste, ajouta-t-il en se tournant vers son collègue, puisqu'ils sont tous les deux magistrats. »

L'autre approuva du geste.

« Mais que sont devenus les gredins qui frappaient à votre porte ? »

— Voici, dit l'hôte qui prit en ce moment la parole ; ils sont deux, je crois les avoir vus rôder autour de la maison pendant la journée. Je n'y fis pas autrement attention. Vers neuf heures, ils entrèrent & demandèrent à coucher. Mais les deux lits étaient pris ; ils s'étendirent chacun sur un banc dans la salle d'en bas. Ils ont dû vous entendre venir. C'est alors qu'ils ont voulu détalier par le grenier. Vous savez que la maison est adossée à la montagne & que cette porte (ici l'hôte montra

une porte qui s'ouvrait entre les deux lits) est de plain-pied avec la sapinière. Ils voulaient détalier par derrière tandis que vous entriez par devant.»

Pendant ce discours, les trois voyageurs s'étaient complètement habillés; ils redescendirent avec les gendarmes dans la salle du rez-de-chaussée & aidèrent aux perquisitions.

Mais elles furent inutiles, les deux gaillards avaient disparu.

Ils avaient dû se cacher sous l'escalier & s'échapper ensuite sous le nez des chevaux, pendant que les gendarmes instrumentaient au grenier.

Pandore & son collègue, assez décontenancés, acceptèrent néanmoins un petit verre de kirsh, que leur offrit Edmond; puis ils remontèrent à cheval & s'éloignèrent au petit pas.

Nos amis avaient assez du grenier; ils restèrent dans la salle basse & se firent apporter un saladier & du sucre. Bientôt le kirsch flambloya, les cigarettes s'allumèrent, &, tout danger ayant disparu, on devisa gaiement des péripéties de la soirée.

Trois heures sonnèrent au coucou. Les voyageurs quittèrent l'auberge en saluant les hôtes, je veux dire en payant leur écot.

Une heure après ils avaient atteint le point culminant du Honeck, au moment où une imperceptible lueur, ondoyant au fond de l'immense horizon, annonçait à la solitude les prochains éblouissements de l'aurore.

ERNEST SCHNAITER.

MONSIEUR ET MADAME DE BAUDRICOURT

1.

UN MARIAGE.

Lui était un homme d'une trentaine d'années, d'une tournure militaire; un beau garçon, grand, bien fait, le teint vermeil, la moustache & les cheveux d'un noir de jais; il portait à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur.

Elle était blanche comme un lis avec des yeux d'un bleu tendre, d'une expression douce & suave qui prêtait un grand charme à sa physionomie. Enveloppée d'un nuage de dentelles, ses cheveux s'échappant en boucles soyeuses de sa couronne virgine, elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur les dalles de l'antique église, &, lorsqu'elle s'agenouilla sur le prie-Dieu de velours cramoisi qui lui était destiné, on eût dit un ange en extase.

La réunion n'était pas nombreuse; quatre témoins, dont deux généraux, une vieille tante, toute vêtue de moire grise, huit à dix autres parents ou amis, quelques douzaines de curieux, & c'était tout. L'autel cependant étincelait d'or, de fleurs & de lumières, le prêtre avait revêtu ses plus beaux ornements, & des voix harmonieuses, mêlées au son des orgues, retentissaient joyeusement sous la voûte sonore.

Lorsque les futurs époux eurent échangé devant Dieu leurs serments solennels, que leur front se fut courbé sous la bénédiction nuptiale & qu'ils se relevèrent unis par le lien sacré du mariage, le jeune homme offrit le bras à l'épousée, & ils se dirigèrent vers la sacristie, suivis de toute l'assistance.

« J'espère que ce n'est point le regret d'avoir échangé le nom de Fontvilliers contre celui de Baudricourt qui fait couler ces belles larmes? murmura-t-il à son oreille avec un charmant sourire.

— Sais-je ce que je regrette & pourquoi je pleure? répondit-elle tout bas; comment ne pas être vivement émue en ce moment solennel? »

Elle se jeta dans les bras de sa tante & ne répondit guère que par des monosyllabes aux félicitations de ses amis.

Lui, au contraire, distribuait avec un entrain chaleureux les remerciements & les poignées de main, parlant d'une voix éclatante & d'un air très-satisfait.

Une élégante calèche les emporta tous deux, en compagnie de la vieille tante, vers un château de fort belle apparence; les invités suivaient de près.

« Allons maintenant demander la bénédiction de notre mère, dit la jeune femme à son mari, dès qu'ils furent sur le perron.

— Volontiers, chère Ermance, allons vite & revenons de même, car si je juge de votre estomac

par le mien, vous devez avoir grand faim à cette heure. »

Elle jeta sur lui un tel regard de stupéfaction qu'il ne put s'empêcher d'en rire.

« Et quand vous auriez faim, dit-il, qu'y aurait-il là d'extraordinaire ? Mais voici nos amis qui arrivent, nous ne pouvons poliment les abandonner ainsi tout de suite.

— Je me charge de les recevoir, jeunes gens, interrompit la bonne tante de Bréval, ne vous en mettez pas en peine. »

Ils montèrent lestement l'escalier.

« De grâce ! ne faites pas ainsi craquer vos bottes sur le parquet, dit Ermance, le bruit fatigue maman. »

Il se mit à marcher sur la pointe du pied, mais sans pouvoir réprimer un léger mouvement d'impatience.

« Vous voilà donc de retour, Monsieur et Madame, dit en accentuant avec intention ce dernier mot, une grande femme maigre & d'un teint coupé-rosé qui leur ouvrit la porte à deux battants.

— Oui, chère miss, répondit la jeune femme en embrassant tendrement sa gouvernante.

— Puissiez-vous être aussi heureuse que vous le méritez, ma douce Ermance ! répondit miss Harlow en versant un torrent de larmes. Madame est avertie de votre arrivée, & vous attend tous les deux. »

Ils pénétrèrent alors dans une vaste chambre, richement meublée, que des stores brodés en couleur & d'épais rideaux de soie rendaient impénétrables aux rayons du soleil.

Une femme, jeune encore, enveloppée dans un blanc peignoir de mousseline, était étendue sur une chaise longue, dans une attitude d'affaissement & de langueur qui ne s'accordait que trop avec la pâleur malade de son visage amaigri ; elle était belle, cependant, de cette beauté poétique & suave qui fascine les cœurs & que sa fille tenait d'elle.

« Venez, mes chers enfants, dit-elle d'une voix faible & douce comme le son d'une harpe éolienne ; si je n'ai pu vous accompagner au pied de l'autel, que Dieu soit béni de m'avoir laissée vivre jusqu'à l'accomplissement de mon vœu le plus cher.

— Vous guérirez bientôt, dit le jeune homme, et vous vivrez longtemps encore, chère tante.... chère mère, veux-je dire.

— Oui, votre mère & une mère bien tendre, André, pourvu que vous la rendiez heureuse.

— S'il n'en était pas ainsi, ce ne serait certes point ma faute, » répondit-il en lui baisant la main.

Et comme Ermance, agenouillée près de la chaise longue pleurait de tout son cœur :

« Rappelle-toi ce que tu m'as promis, lui dit tout bas sa mère.

— Je tâcherai, » répondit-elle, mais sans pouvoir arrêter ses larmes.

Le bel André trouvait déjà la séance assez lon-

gue, ne sachant quelle contenance tenir au milieu de ces épanchements de tendresse & dans cette atmosphère sentimentale, lorsque miss Harlow, frappant à la porte avec discrétion, avertit monsieur & madame de Baudricourt qu'on les attendait pour se mettre à table.

Un soupir de satisfaction s'échappa de la poitrine du jeune mari, tandis que la blanche épousée, plus semblable à une héroïne d'Ossian qu'à une élégante française, continuait à couvrir de baisers la main de la malade.

« Allez donc, mes enfants, dit madame de Fontvilliers, ne faites pas attendre nos amis.

— Vous avez raison, ma mère, répondit avec empressement le capitaine de Baudricourt en entraînant sa jeune femme toute en larmes, mais si charmante cependant, malgré ses yeux rougis & son air de vague souffrance que, lorsqu'elle entra au salon au bras de son mari, il y eut comme un frémissement d'admiration parmi les invités, à la vue d'un si beau couple.

— Eh bien ! ma douce Ermance, comment avez-vous laissé cette chère baronne ? demanda le vieux général.

— Mieux qu'hier sans aucun doute, mais bien faible encore, répondit-elle.

— Le mal vient au galop & ne s'en va qu'au petit pas ; l'essentiel est qu'il s'en aille, » ajouta-t-il en offrant son bras à madame de Bréval, qui faisait les honneurs de la maison.

La table, toute chargée de pyramides de sucreries, de corbeilles de fruits exotiques, de petits gâteaux de toute espèce, resplendissait au milieu d'une salle à manger transformée en parterre. Les vins étaient exquis & le repas somptueux. André y fit honneur en conscience, tout en causant à droite & à gauche avec son animation & sa bonhomie naturelles, tandis que sa jeune femme, rougissante & presque humiliée du gros appétit de son mari, de ses bons mots & de ses éclats joyeux, se repliait en elle-même, comme une sensitive froissée, gardant un modeste silence & touchant à peine du bout des lèvres à quelques mets délicats.

Peu à peu cependant l'abandon cordial du capitaine gagna ses convives, les conversations s'engagèrent de toutes parts, les voix se croisèrent, & la froideur monotone du premier service se changea en aimable familiarité & en gaieté communicative. La mariée elle-même en subit l'influence & répondit deux ou trois fois en souriant aux propos joyeux du général ; mais à la fin du dîner, & lorsque les invités, de retour au salon, s'apprêtaient à savourer le parfum du moka, elle s'approcha timidement de madame de Bréval, & lui demanda la permission d'aller rejoindre sa mère.

« Quelle charmante créature ! s'écria la marquise d'Héremont dès qu'Ermance se fut éloignée ; vit-on jamais plus de grâce & plus de modestie !

— Et un cœur plus aimant, dit madame de Bréval !

— Et de plus beaux yeux, ajouta vivement le général que le vin de champagne avait animé ; a-t-il de la chance ce scélérat de Baudricourt, & quelle heureuse étoile a présidé à son destin !

— J'aime à croire qu'il mérite son bonheur, dit en souriant la vieille tante.

— C'est qu'il paraît très-bien, en effet, ce jeune homme, reprit à demi-voix une veuve encore jeune, & notre chère cousine ne peut manquer d'être heureuse avec lui.

— Tous les militaires sont de bons maris, » ajouta une vieille fille, en jetant un regard bienveillant au général.

Pendant que la partie féminine de l'assemblée devisait ainsi & que les hommes, guidés par Baudricourt, allaient fumer sous la tonnelle, Ermance, ayant monté rapidement l'escalier, frappait deux petits coups à la porte de l'antichambre.

« Quoi ! c'est vous, mon amour, dit miss Harlow avec son accent anglais ; comment avez-vous fait pour échapper à tout ce monde ? Madame est endormie, entrons chez moi pendant qu'elle repose.

— Ah ! ma chère bonne, que je suis donc malheureuse ! s'écria la jeune femme en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Vous, malheureuse, Ermance ! & de quoi donc, mon Dieu ! s'écria la gouvernante.

— D'être à jamais enchaînée à un homme que je connais à peine.

— Votre cousin cependant !

— Un cousin que j'ai vu pour la première fois la semaine dernière.

— Un homme honorable sous tous les rapports.

— Sans aucun doute.

— Brave comme un chevalier de la Table-Ronde.

— C'est probable.

— Un très-bel homme en vérité !

— Peut-être bien.

— Que lui reprochez-vous donc, mon enfant ? dit la gouvernante stupéfaite.

— De n'être point le mari de mes rêves, si j'avais rêvé un mari.

— J'ai toujours craint que vous ne fussiez trop difficile & que cela nuisît à votre bonheur, » dit miss Harlow avec un soupir.

Puis après un instant de silence :

« Il faut être raisonnable, mon amour. N'est-ce pas le sort de la plupart des personnes de notre sexe d'être obligées de sacrifier l'idéal au devoir, les convenances du cœur à celles de la famille ? & moi-même, qui vous parle, n'ai-je pas été sur le point, par obéissance pour mon père, d'épouser un petit homme fort gras, fort rouge & passablement laid, quoique j'aie toujours aimé les hautes tailles & les beaux visages. La mort de cet honnête homme m'empêcha seule de devenir sa femme, & vous me croirez si vous voulez, mon enfant, malgré l'embonpoint de William, ses cheveux rouges & son nez en trompette, je suis persuadée que j'aurais vécu avec lui en bonne intelli-

gence, & j'ai même regretté maintes fois, je l'avoue, ce prétendu un peu vulgaire ; d'autant plus qu'après lui il ne s'en est jamais présenté d'autres, ajouta-t-elle naïvement ; mais j'entends tousser Madame, & je vais lui préparer sa potion ; maintenant gardez-vous de lui répéter ce que vous venez de me dire, elle en mourrait à coup sûr, la pauvre femme.

— Oh ! ne craignez rien, chère miss, auprès d'elle surtout je saurai me taire. »

II

LA BARONNE DE FONTVILLIERS.

La mère d'Ermance, devenue veuve de bonne heure, s'était retirée en son château de Pontvallour, en compagnie d'un vieil oncle infirme, ancien colonel de la garde royale, & d'une petite fille encore à la mamelle.

Cette retraite sévère, cet isolement presque complet, semblait ne pas devoir convenir longtemps à une jeune femme élégante, réunissant toutes les conditions pour briller dans le monde.

Plusieurs gentilshommes des alentours, des plus riches & des mieux posés, avaient jeté d'avance leur dévolu sur cette séduisante veuve, comptant bien qu'elle ne tarderait pas à désirer un consolateur & se promettant d'épier le moment favorable de lui faire agréer leurs hommages ; mais les jours succédèrent aux jours, les années même s'écoulèrent sans que la baronne parût disposée à s'humaniser en leur faveur ou même à lier connaissance avec ses voisins. Quelques vieux amis de son oncle & madame de Bréval, sa belle-sœur, qui venait chaque printemps passer deux ou trois mois à Pontvallour, étaient les seules personnes admises dans l'intimité de la châtelaine.

Était-ce le chagrin de la mort prématurée du baron qui était cause de la sauvagerie de la veuve ? C'est ce qu'admettaient avec peine ceux qui avaient connu M. de Fontvilliers, esprit étroit & borné, d'un caractère difficile, peu communicatif & d'une jalousie qui perçait, malgré lui, dans ses moindres discours.

Un voyage en Italie, entrepris par les deux époux quelques mois après leur mariage, avait jeté comme un voile mystérieux sur leurs relations conjugales ; nul ne savait ce qui s'était passé entre eux pendant leur séjour en pays étranger. Un ancien beau de la ville voisine prétendait avoir rencontré jadis la baronne à Florence, où elle était devenue comme la reine de la société élégante, éclipsant toutes ses rivales & recevant chez elle, avec une grâce exquise, la fleur de l'aristocratie, tandis que Fontvilliers, qui la suivait d'un œil jaloux, n'était que le satellite effacé de cet astre éblouissant. Un autre avait raconté tout au contraire que le baron, brutal & féroce dans sa jalousie sans motif, n'avait conduit sa femme en pays

étranger que pour la soustraire aux influences de sa famille & à l'assistance qu'elle pouvait en recevoir ; qu'il la retenait prisonnière, isolée, n'ayant qu'une seule femme à son service & un état de maison bien inférieur à ce que lui permettaient son rang & sa fortune. Le bruit même avait couru dans les environs de la villa que, la baronne ayant un jour reproché à M. de Fontvilliers ses injustes méfiances, une scène terrible s'en était suivie, & que le baron s'était oublié au point de lever la main sur sa jeune femme.

Ce qu'il y avait de vrai dans ces bruits divers, personne ne le savait au juste, car ce n'était qu'après la mort de son mari que madame de Fontvilliers était rentrée en France, ne faisant aucune parade de sa douleur de veuve, ne se posant point non plus en victime, mais portant le grand deuil suivant les règles strictes des convenances, & demeurant dans les meilleurs termes avec madame de Bréval, sœur aînée du baron défunt.

Une femme de chambre italienne qui l'avait accompagnée en France, avait été congédiée très-peu de temps après son arrivée au château & remplacée immédiatement par une gouvernante anglaise, cette excellente miss Harlow, qui n'avait plus quitté sa maîtresse & qui était presque considérée comme faisant partie de la famille. L'Italienne, ne sachant pas un mot de français, n'avait point raconté aux autres domestiques ce qui pouvait avoir transpiré en Italie des secrets de la baronne, qu'elle ne servait du reste que depuis la mort de M. de Fontvilliers.

Ce passé mystérieux que les hommes & les femmes surtout, jugeaient diversement, les uns avec méchanceté, les autres avec bienveillance suivant leur caractère, avait longtemps intrigué la société de Châtellerault & poussé quelques gens curieux ou intéressés aux affaires de la baronne, à des démarches plus ou moins avouables pour apprendre la vérité ; mais leurs recherches ayant été sans résultat, & madame de Fontvilliers n'ayant pas daigné s'apercevoir de la curiosité dont elle était l'objet ni rien changer à sa conduite, on l'oublia peu à peu, & l'on finit par ne plus s'en occuper.

Un jour vint cependant, où cet isolement dans lequel la baronne avait persisté à vivre, malgré quelques gains de jeunesse & de vellétés mondaines aussitôt étouffées, pesa tristement sur son cœur ; ce fut à la mort de son oncle qui était pour elle un second père, & dont la protection, toujours aimable & bienveillante, lui manqua au moment où elle s'y attendait le moins. Après avoir pleuré le colonel dans toute l'amertume de sa douleur filiale, elle se demanda si elle ne ferait pas bien, pour l'éducation d'Ermance dont elle s'occupait uniquement, d'aller habiter Paris, où les leçons de maîtres habiles complèteraient son instruction & perfectionneraient ses talents.

Madame de Bréval approuvait fort ce changement de résidence, qui aurait rapproché d'elle

deux parentes qu'elle aimait beaucoup ; mais de mûres réflexions, dont elle eut seule la confiance, ajournèrent indéfiniment l'exécution de ce projet.

Les dames de Pontvilliers demeurèrent donc à Pontvallour ; Ermance avait alors quinze ans, une raison au-dessus de son âge, une nature élevée & poétique, une extrême délicatesse de pensées & de sentiments, une sensibilité excessive & une frêle santé, comme il arrive souvent aux enfants dont on a trop hâté le développement intellectuel. Toujours auprès de sa mère, ne la quittant ni jour ni nuit, adoptant toutes ses idées, vivant de sa vie, les jeux & les plaisirs des autres jeunes filles lui étaient étrangers ; elle ne faisait guère d'exercice, chose si nécessaire à la jeunesse, que dans de courtes promenades sous les grands arbres du parc ou dans les étroites allées du jardin, car madame de Fontvilliers, souffrante déjà, marchait avec peine & ne pouvait même plus se rendre qu'en voiture à l'église du village où elle allait autrefois entendre la messe chaque jour.

Privée de toute distraction extérieure, peu occupée des soins de sa maison dont elle avait depuis longtemps confié l'administration aux soins vigilants de miss Harlow, la baronne s'abandonna plus que jamais à son penchant naturel pour la musique & la poésie, ces deux sœurs jumelles, dont les enivrantes délices avaient le pouvoir de calmer ses souffrances, mais aussi l'inconvénient d'exciter outre mesure sa nerveuse organisation. Elle lisait beaucoup ou se faisait faire la lecture, pour combler le vide que la mort du colonel avait laissé dans son existence, & comme son cerveau fatigué ne pouvait pas suivre aisément les élucubrations sérieuses des auteurs favoris de son oncle, qui composaient presque seuls la bibliothèque, on fit venir de la ville des ouvrages plus divertissants, & bon nombre de livres frivoles se glissaient à ce titre dans le salon du château. Sincèrement pieuse néanmoins, & douée d'une pudeur délicate que la morale relâchée de beaucoup de romanciers de notre époque effarouchait aisément, madame de Fontvilliers ne laissa jamais approcher d'elle, de sa fille surtout, aucun de ces ouvrages dangereux que la religion & la morale condamnent également ; mais Ermance n'en puisa pas moins dans des récits romanesques qui lui faisaient prendre en dégoût la vie réelle, une exaltation alimentée dans sa solitude par une espèce de vagabondage du cœur & de la pensée. Ses courses dans les nuages & la séduction du rêve maintenaient son âme dans une situation qui n'était point sans charmes, & la faisaient vivre sans ennui, mais aussi sans mérite, au milieu d'occupations insignifiantes.

Madame de Fontvilliers, abattue par le triste état de sa santé, éblouie d'ailleurs par les vertus réelles & les qualités charmantes de cette chère enfant, ne s'était point aperçue de ce travers. Elle admirait Ermance sans restriction, la regardant comme la jeune fille la plus accomplie qu'elle eût jamais vue.

LES PRÉTENDANTS.

Deux années s'étaient écoulées déjà depuis la mort du vieil oncle, lorsqu'un événement, bien simple en apparence, vint troubler la quiétude parfaite dans laquelle vivaient les habitants de Pontvallour. Un jeune propriétaire des environs qui avait aperçu mademoiselle de Fontvilliers à l'église du village & qui la savait très-riche & de très-bonne famille, fit écrire à la baronne pour demander Ermance en mariage. En ouvrant cette lettre, la tendre mère fut troublée; elle n'avait point encore sérieusement songé que sa fille pût un jour se séparer d'elle, avoir d'autres intérêts, un autre amour que le sien; cette pensée la fit tressaillir de la tête aux pieds, & lui occasionna une crise nerveuse dont elle fut plusieurs jours malade.

« Eh quoi! se disait-elle, faisant sur son passé un douloureux retour, j'aurai sauvé ce fruit de mes entrailles, cette chair de ma chair au prix de tant de sacrifices! j'aurai renoncé pour elle aux plaisirs de la jeunesse & à toute jouissance du cœur autre que l'amour maternel, pour me la voir enlever à dix-sept ans par un hobereau de village, qui ne saura pas même apprécier ce trésor! D'ailleurs, qu'est-ce donc que ce monsieur d'Érieux qui ose prétendre à la main de mon Ermance?... Qu'a-t-il fait pour la mériter? Peut-être n'est-ce qu'un pauvre diable sans fortune & sans état, ou peut-être encore un bourgeois enrichi qui sent le besoin de quelque noble alliance pour se poser convenablement dans le monde. Quel est son caractère? quelles sont ses qualités? L'on ne me parle ni de ses vertus ni de ses vices! S'il est sot, ou joueur, ou avare, ou prodigue; s'il était jaloux, par malheur! n'est-ce pas mon devoir de mère de lui refuser mon enfant? & mon instinct me dit qu'il a au moins un de ces défauts. »

La baronne demeura quelques instants plongée dans de sérieuses réflexions; puis, se levant tout à coup, elle courut à son secrétaire.

« J'en aurai le cœur net, » pensa-t-elle en écrivant quelques mots à la hâte.

Puis sonnait un domestique :

« François, dit-elle, attellez la calèche, portez cette lettre au commandant Chenaut & amenez-le, si c'est possible. »

Le commandant Chenaut était, de tous les amis du vieil oncle, celui en qui la baronne avait le plus de confiance. Il avait de l'esprit, un caractère aimable & facile qui le faisait rechercher dans le monde.

« C'est un homme de bon conseil, se disait-elle, il s'informerait de ce d'Érieux & m'éclairerait sur son compte. »

Madame de Fontvilliers était persuadée que ce prétendant avait de grands défauts, & dans le fond elle eût été fâchée qu'il en fût autrement.

Jamais la baronne n'avait attendu son vieil ami avec autant d'impatience.

« Merci d'être venu, » lui dit-elle en allant à sa rencontre dès qu'elle aperçut la voiture. J'ai à vous parler en secret & un service à vous demander, ajouta-t-elle tout bas.

— Vous savez que je suis tout à vous, » répondit le vieux garçon.

« Vous ne vous douteriez jamais de ce que je vais vous confier, dit-elle, tant la chose est absurde en vérité; imaginez-vous, mon cher commandant, qu'on me demande Ermance en mariage !

— En quoi cela peut-il vous étonner, chère madame, charmante comme elle est ?

— Une enfant encore, absolument une enfant!

— Une enfant de dix-sept ans & presque aussi belle que sa mère, reprit le vieux garçon.

— Parlons sérieusement, interrompit madame de Fontvilliers. Dans l'isolement où je vis, & ne connaissant en aucune façon ce monsieur d'Érieux qui me fait l'honneur de me demander ma fille, je me suis dit qu'il fallait avoir recours à un ami dévoué, capable de prendre des renseignements exacts, minutieux même, sur le jeune homme & sur sa famille & j'ai compté sur vous, commandant.

— Vous vous êtes d'autant mieux adressée, belle dame, que je connais parfaitement le jeune d'Érieux.

— Un fat, dit la baronne, une poupée articulée, un égoïste, sans doute, comme le sont presque tous les jeunes gens d'aujourd'hui, qui n'égaleront jamais en amabilité & en grâce chevaleresque leurs pères & leurs aïeux.

— Bien frappé, dit le vieillard, mais d'Érieux fait exception; c'est un garçon de valeur, fort bien élevé par une mère sage & habile dont il est le fils unique. »

Si le commandant Chenaut eût en ce moment jeté les yeux sur la baronne, il aurait vu ses sourcils se rapprocher & son regard enchanteur prendre une expression singulière; mais, tout entier à son sujet, il continua sur le même ton :

« Un jeune homme de bonne famille & l'un des plus riches propriétaires du département.

— Cette considération me touche peu, reprit sèchement madame de Fontvilliers.

— Je sais que vous n'êtes point intéressée & qu'Ermance est si bien partagée du côté de la fortune qu'elle peut n'y attacher qu'une mince importance; mais ce qui la touchera davantage sans doute, c'est que monsieur d'Érieux est un beau cavalier & ne manque ni d'esprit ni d'aucune des qualités qui plaisent dans le monde; de plus, il est votre voisin & vous séparerait très-peu de votre fille; ainsi, je vous conseille, chère baronne, de



LA MÈRE LABORIEUSE



FORMA DE LA BIBLIOTECA

ne point rejeter à la légère une proposition convenable & de vous en occuper sérieusement.

— Je verrai, j'y penserai, balbutia madame de Fontvilliers qui avait de la peine à retenir ses larmes; Ermance est bien jeune pour que je songe à l'établir. Je ne vous remercie pas moins, mon cher commandant, des renseignements que vous venez de me donner; mais je vous prie instamment de ne point borner là vos bons offices, & de tout faire pour découvrir les défauts cachés de ce phénix de la jeunesse du jour.

— Vous tenez donc à ce qu'il ait des défauts, madame, toujours vos préjugés contre le sexe laid, comme il vous plaît quelquefois de nous appeler. Je vous promets d'être un inquisiteur sévère & de vous informer consciencieusement de tout ce que je pourrai découvrir concernant monsieur d'Érieux.

Trois jours après, le commandant écrivait à la baronne qu'il avait eu beau interroger tour à tour ses amis & ses connaissances, qu'il n'avait rien appris de fâcheux sur le compte du jeune homme, digne à tous égards de son alliance, & qu'il engageait fortement madame de Fontvilliers à accueillir sa demande.

« Vieux fou! s'écria la baronne en froissant la lettre avec impatience; comme si je devais marier ainsi ma fille à la légère, sans être sûre que ce mariage fera son bonheur, sans savoir si le jeune homme est doux, complaisant, facile à vivre, s'il a des sentiments religieux, si c'est un homme d'honneur dans toute l'étendue du mot enfin! Et sa famille, d'où sort-elle? je me défie de cette madame d'Érieux qui doit être dominante, jalouse à l'excès de l'affection de son fils & bien mal disposée pour une belle-fille. »

Elle en était là de ses réflexions passablement absurdes, de ses allégations au moins très-hasardées, lorsqu'Ermance entra toute émue dans sa chambre.

« Maman, dit-elle, si vous saviez ce qui vient de nous arriver!

— J'espère que ce n'est point un accident fâcheux, dit la mère avec un peu d'inquiétude.

— Oh! rien de grave; seulement, comme nous allions, miss Harlow & moi, porter à la mère Madeleine la robe que vous aviez faite pour elle, & que nous étions presque au bout de l'allée, nous avons aperçu, arrêté près de la grille, un beau monsieur à cheval qui semblait nous regarder avec attention; puis voilà que tout à coup, un paysan ayant passé avec une faux sur l'épaule, le cheval a eu peur, sans doute, & a fait un tel écart, que le cavalier en a été démonté; j'ai crié d'abord, sans y prendre garde, craignant qu'il ne se fût fait grand mal, & je courais même à son secours, lorsque je l'ai vu se relever tout en colère & se mettre à battre si fort son pauvre cheval, que ma compassion s'est tournée sur la bête, & que, ne pouvant la secourir, je suis revenue sur mes pas; miss Harlow, tout aussi indignée que moi, a demandé à François

qui nous accompagnait, s'il connaissait ce méchant homme, & François nous a appris que c'était un certain monsieur d'Érieux, propriétaire de ce beau château que l'on aperçoit de loin en allant au village.

— Monsieur d'Érieux! s'écria la baronne, c'était monsieur d'Érieux qui assommait ainsi son malheureux cheval! Ah! chère enfant, quel coup du ciel! quelles actions de grâce n'avons-nous pas à rendre à la Providence!

— Mais de quoi donc, maman? dit la jeune fille surprise.

— D'avoir dévoilé ce brutal qui jouit dans le pays d'une considération peu méritée, & qui vient de te faire demander en mariage.

— En mariage, moi? mais vous plaisantez, maman, puisqu'il ne me connaît même point.

— Il sait bien que tu es riche, & cela suffit à beaucoup d'hommes.

— J'espère bien, petite mère, que vous allez répondre tout de suite que je ne veux pas de lui, un méchant qui bat son cheval & qui veut m'épouser pour ma fortune!

— Oui, oui, tu as raison, cher ange, dit la baronne en la pressant sur son cœur. Merci, mon Dieu! mon instinct maternel ne m'avait point trompée, je vais répondre par un refus formel.

— Conseillez-lui en même temps de ne point maltraiter ainsi son cheval, cela rendra peut-être service à la pauvre bête.

La baronne sourit tendrement, puis elle écrivit qu'elle était fort touchée de l'honneur qu'on faisait à sa fille, mais que mademoiselle de Fontvilliers était beaucoup trop jeune encore & d'une santé trop délicate pour qu'on pût songer à la marier de longtemps.

Ce fut ainsi que fut congédié le premier prétendant à la main d'Ermance; mais elle était du nombre des demoiselles destinées à appeler l'attention des jeunes gens qui songent à s'établir, & trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la déconvenue de monsieur d'Érieux, qu'un autre voisin de campagne se mit sur les rangs.

Celui-ci était un peu connu au château, où il s'était présenté deux ou trois fois sous différents prétextes, & comme la jeune fille s'était divertie au sujet de son embonpoint précoce, la baronne ne fut pas trop effrayée de sa recherche, & montra tout simplement sa lettre à Ermance pour qu'elle en décidât elle-même.

« Moi, épouser ce gros garçon! répondit-elle en pouffant de rire.

— C'est cependant un bel homme & un gentleman bien comme il faut, objecta miss Harlow présente à l'entretien, & devant vous marier un jour ou l'autre...

— D'abord, ma chère bonne, je ne tiens pas du tout à me marier, interrompit vivement la jeune fille, car je comprends que toutes les femmes n'ont pas à se louer du mariage, ajouta-t-elle en jetant sur sa mère un regard attendri; mais lors

même que j'y tiendrais, je ne voudrais pas d'un mari comme monsieur d'Orval.

— Et comment le voudriez-vous donc, mon amour ?

— Ceci est mon secret, bonne miss, mais ce que je puis vous dire en vérité, c'est que je ne le veux ni gros, ni brun, ni coloré, ni amoureux de ma fortune, ni saluant gauchement comme monsieur d'Orval.

— N'y pensons plus, dit la baronne, je ne te contraindrai jamais à épouser un homme qui te déplaît. »

Six mois s'écoulèrent encore, & les brises printanières venaient de ramener madame de Bréal à Pontvallour, lorsqu'une troisième demande en mariage y arriva presque en même temps.

Celui qui venait à son tour briguer l'honneur d'épouser la riche héritière ne possédait qu'une petite terre dans les environs, où il venait chasser quelquefois ; mais il était fort connu dans le grand monde par son nom sonore & son élégance aristocratique.

« Un Parisien, qui pourrait vouloir m'emmener loin d'ici ! s'écria Ermance aussitôt ; du reste, je ne connais point ce monsieur ; & comme il ne me connaît pas davantage, c'est sans doute à ma fortune qu'il en veut. Maman, veuillez lui écrire aujourd'hui même que mademoiselle de Fontvilliers est beaucoup trop jeune et d'une santé trop délicate pour qu'on puisse songer à la marier de longtemps encore, ajouta-telle en riant ; car c'était la formule dont la baronne s'était déjà servie deux fois en pareille circonstance.

— Et de trois en moins d'un an, soupira miss Harlow.

— Prenez garde à ce que vous faites, mon enfant, dit madame de Bréal à Ermance ; n'éloignez pas de vous, sans examen suffisant, des hommes connus, bien posés dans le monde & qui nous honorent par leur recherche ; vous connaissez la fable de La Fontaine ?

— Oh ! soyez tranquille, ma tante, je ne me trouverai jamais

Tout heureuse & tout aise
De rencontrer un malotru.

— Ermance n'a pas dix-huit ans encore, dit madame de Fontvilliers, nous avons bien du temps devant nous. »

Madame de Bréal ne répliqua point ; mais, à l'expression de son visage & au regard de compassion qu'elle jeta sur sa belle-sœur, il était facile de deviner que quelque motif secret lui faisait désirer de voir sa nièce s'établir promptement. La baronne était bien loin de partager ce désir, chaque refus lui faisait éprouver une joie secrète qu'elle ne parvenait pas à dissimuler assez pour qu'Ermance s'y trompât.

« Elle a bien dû souffrir, ma pauvre mère, se disait tout bas la jeune fille, pour redouter à ce point de me voir suivre son exemple ; quel est d'ailleurs maintenant l'homme assez aimable, assez vertueux, assez désintéressé surtout pour mériter d'être aimé ? Ah ! si je rencontrais jamais ce phénix si souvent rêvé ! mais il n'existe plus que dans les livres sans doute. »

Cependant les mères de famille de la contrée semblaient s'être donné le mot pour jeter toutes leur dévolu sur mademoiselle de Fontvilliers. — Pendant quatre autres années consécutives les demandes en mariage se succédèrent l'une à l'autre sans être mieux accueillies. Toute la fleur de la jeunesse des environs échoua ainsi ; il y eut aussi dans le nombre des prétendants quelques célibataires à cheveux gris.

Mademoiselle de Fontvilliers montrait toujours la même indifférence.

« Le tour des sexagénaires arrivera-t-il bientôt ? » avait-elle dit un jour qu'un veuf de cinquante ans avait sollicité sa main.

Elle plaisantait même fort agréablement de temps à autre sur cette manie de mariage qui semblait avoir gagné ses voisins de campagne ; mais peut-être, sans qu'elle en eût conscience, trouvait-elle un certain plaisir à voir grossir la liste de ses prétendants.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain Numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

VINAIGRE DE SUREAU POUR LA TOILETTE

Prenez des fleurs de sureau, ôtez-en les calices, les feuilles, jetez-les dans du vinaigre de vin, laissez-les infuser pendant six jours, passez à la chausse, et mettez en bouteilles. Quelques gouttes de ce vinaigre, jetées dans de l'eau pure, rafraîchissent le visage & enlèvent (dit-on) les efflorescences que cause la chaleur.

MOYEN

DE COPIER SUR-LE-CHAMP UNE ESTAMPE OU UN PORTRAIT

Prenez de l'eau d'alun & de savon, mouillez-en une toile & un papier, & appliquez-le sur l'estampe ou le portrait ; mettez cela sous presse, & vous en aurez une belle copie.

PRIÈRE D'UN ENFANT



Vous qui vous baissez pour entendre
La plainte du petit oiseau,
Le cri du grillon dans la cendre
Et le bêlement de l'agneau ;

Vous qui penchez votre visage
Vers celui des petits enfants,
Mon Dieu qui n'aviez pas mon âge
Quand vous confondiez les savants ;

Je viens répandre ma jeune âme
Comme une onde pure à vos pieds,
Jeter mon parfum sur la flamme
Qui brûle sur les saints trépieds ;

De mes pensers qui se délient
Aidez les efforts, ô Seigneur !
Les vœux que mes lèvres oublient,
Prenez-les au fond de mon cœur !

Je viens demander pour mon père
Ce pain qu'il me donne au réveil ;
Pour ses travaux des jours prospères,
Et pour ses nuits un doux sommeil !

Seigneur, donnez-lui comme il donne,
Sans un regret dans l'avenir ;
Pardonnez-lui comme il pardonne,
Sans un arrière-souvenir.

Seigneur, mesurez vos largesses
Sur ses besoins, sur sa bonté ;
Nous avons assez de richesses,
Si vous lui donnez la santé.

Quand il est triste, qu'il soupire,
Déridez son front soucieux ;
Mon Dieu ! faites que mon sourire
Se reflète alors en ses yeux.

Donnez-lui la force & la joie !
Vieux chêne aux rameaux verdissants,
Dans son automne qu'il me voie
Grandir à l'ombre de ses ans !

Dans la route qu'il a suivie,
Guidez-moi sous votre œil qui luit,
Faites-moi traverser la vie
En honnête homme comme lui !

(Choix de bonnes lectures.)

REVUE MUSICALE

GALLIA, par Charles Gounod. — Les fondations et améliorations nouvelles du Conservatoire.

Des reprises, des reprises, toujours des reprises! c'est à peu près là que se bornent les nouvelles musicales de ces mois derniers. Il serait bien difficile d'obtenir autre chose en ce temps de fatigue intellectuelle qui succède à nos convulsions intérieures. L'esprit français entre en convalescence, mais il lui reste de sa fièvre je ne sais quoi d'incertain & de troublé qui ne laisse pas à son intelligence la faculté de se recueillir.

Les artistes, les savants & les hommes de lettres se sont repliés en eux-mêmes, attendant, pour se jeter résolument dans l'arène, que les brumes de l'atmosphère politique se dissipent devant quelque rayon lumineux.

Nous n'avons plus à parler de tous ces charmants opéras joués depuis bien longtemps & qu'on revoit toujours avec plaisir. Ils sont connus, jugés & appréciés; aussi nous accrocherions-nous à je ne sais quelle branche qui pourrait fort bien n'être pas fleurie, s'il ne nous arrivait une bonne fortune que nous nous empressons de raconter à nos lectrices.

Au mois de juillet dernier, monsieur Jouvin, l'éminent critique du *Figaro*, insérait dans ce journal la note suivante qu'un de ses amis lui avait communiquée :

« Tous les journaux de Londres parlent du grand succès que vient d'obtenir Ch. Gounod avec son psaume de *Gallia*. »

Voici quelques détails à ce sujet :

Les Anglais ont fait bâtir, à côté du monument élevé à la mémoire du prince époux, une immense salle de concert appelée Albert-Hall; elle ne contient pas moins de dix mille personnes; sur un des côtés du périmètre se remarque un orgue colossal.

L'inauguration devait avoir lieu pour l'ouverture de la dernière exposition. On demanda à Gounod un morceau inédit en l'honneur de cette cérémonie solennelle. Il hésita quelque temps, il craignait que

les nuances délicates qui sont un des caractères de ses compositions ne disparussent dans cet immense vaisseau; que les mouvements rapides ne produisissent de la confusion, de la cacophonie. Il était néanmoins en recherche d'un sujet qui lui permit, selon sa propre expression, de *peindre à fresques et à teintes plates*. Il songea d'abord à un *Te Deum*, mais le contraste existant entre notre situation & un chant de gloire lui sembla si douloureux qu'il était sur le point d'y renoncer, quand, un matin, arrive chez lui le vicaire de Saint-Cloud, brave & digne prêtre qui, pendant le siège, a donné mille preuves de courage, de dévouement & de charité.

« Mon cher maître, lui dit-il, voici une lamentation de Jérémie que je viens de lire tout à l'heure dans mon bréviaire, & qui se prêterait à une belle composition musicale. »

Et il commença la première lamentation :

« Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire & si désolée? La maîtresse des nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut! »

Au premier mot, Gounod est saisi par une terrible similitude : ce n'est pas sur Babylone que pleure Jérémie, c'est sur Paris! chaque strophe, chaque parole est comme l'expression désolée d'une de nos douleurs, & le dernier cri, jeté vers Dieu, éclate à la fois comme une supplication & comme une espérance.

Cinq minutes après la lecture, Gounod était au travail. Tout ce que, depuis plusieurs mois, son cœur de patriote avait souffert d'angoisses, de regrets, de profonds désespoirs, se répand impétueusement en notes attendries & déchirantes.

Il donne un titre à cette lamentation & l'appelle *Gallia*. Le soir même, après douze heures d'une inspiration éperdue, il avait couvert sa toile; il avait jeté sur le papier toute l'ébauche de son œuvre; quatre compositeurs représentant l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre & la France avaient été

appelés à concourir à cette solennité, c'est la France qui l'a emporté. Voici depuis neuf mois le premier rayon, la première lueur de gloire qui tombe sur le pauvre nom français si avili! nous sommes heureux de le devoir à Gounod! mais il doit être bien plus heureux encore, lui, que notre pays le lui doive.

Cette composition, qui prête aux malheurs de la patrie des accents sublimes, a été exécutée chez nous, non sur un théâtre, mais dans une église, ce qui convenait beaucoup mieux à la gravité religieuse du sujet.

Malheureusement, le puissant orchestre d'Albert-Hall était représenté, à Versailles, par l'orgue & le piano, comme à la première exécution de la messe solennelle de Rossini, chez le regretté comte de Pillet-Will. Bien des effets, bien des sonorités ont dû forcément nous échapper. Telle qu'elle, & en dépit d'une lacune que l'orgue s'efforçait habilement de combler, cette audition n'en était pas moins intéressante & plus que suffisante pour qu'on pût prendre une juste idée de l'ouvrage.

Voici le texte entier de la première lamentation de Jérémie, celle qui a inspiré le compositeur :

1. Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire & si désolée? la maîtresse des nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut :

2. Elle pleure, elle se lamente dans la nuit & ses larmes coulent jusque sur sa bouche; personne qui la console parmi tous ceux qui lui sont chers; ses amis l'ont méprisée & sont devenus ses ennemis.

4. Les voies de Sion gémissent de ne voir personne venir à la fête solennelle; ses portes sont à bas, ses prêtres sont dans les pleurs, ses vierges en deuil, & elle-même est accablée par la douleur.

12. Vous tous qui passez sur la route, arrêtez-vous, & voyez s'il est douleur pareille à la mienne... Jérusalem! tourne-toi vers le Seigneur ton Dieu!

N'est-on pas frappé, comme le musicien, de la profonde similitude qui éclate à chaque phrase, à chaque mot? ce n'est plus Babylone, c'est Paris dont le prophète nous peint, en notes palpitantes, les désastres & la ruine. Jugez maintenant si cette admirable lamentation était de nature à enflammer l'imagination de l'auteur de *Faust*!

Le prélude, en *mi mineur*, est rempli d'une indéfinissable tristesse; sur une marche syncopée des violons, les voix serrées à la tierce entonnent un récit sombre & sévère. Ce chant, entrecoupé des éclats d'une douleur plus expansive, est d'un grand caractère. Par instant, les assistants retrouvent la force de prier, & leurs vœux s'élèvent au ciel dans une touchante phrase des basses & des contraltos; *plorans ploravit in nocte* que les ténors & les soprani répètent avec plus de verve & de chaleur. Les voix, entrant alors en canon à une mesure de distance, sur les mots : *non est qui consoletur eam*, s'unissent dans une lamentation déchirante; puis tout s'éteint & l'oreille ne perçoit

plus que les échos lointains d'une douleur abattue & comme repliée sur elle-même.

Le sentiment qui règne dans ce début est celui de la résignation; mais, tout à coup, se réveille le souvenir du mal souffert & le désespoir éclate! La phrase de solo *viæ Sion lugent* est d'une magnifique couleur qui fait ressortir encore la sombre réponse de la foule; puis le soliste entonne un long *lamento* plein d'un violent désespoir. La voix, d'abord tremblante & comme voilée de larmes, éclate en sanglots convulsifs, s'élève aux derniers accents de la douleur, puis retombe épuisée de tant d'efforts, de tant de supplications vaines, *et ipsa oppressa amaritudine*.

Il faut prier & prier encore pour obtenir le pardon de tant de fautes, la consolation de tant de misères. La tonalité d'*ut majeur*, succédant à celle de *la mineur*, indique bien que l'espoir renaît au cœur des suppliants. *O vos omnes...* s'écrie le prophète, & le peuple entier répète sa prière. Peu à peu les interjections se rapprochent, la ferveur redouble, le prophète & la foule confondent leurs voix dans une conjuration d'un rythme sombre & austère; le chant des suppliants s'arrête brusquement dans son élan; cette fois l'espérance est revenue, elle éclate dans un hymne que le prophète inspiré lance vers la voûte céleste : *Jérusalem convertere ad Dominum*, & le peuple transporté de joie reprend avec ferveur ce cantique héroïque. L'enthousiasme du saint gagne la foule, la foi éclate dans ses chants, on y est pénétré d'une confiance inaltérable en la justice divine.

Telle est la nouvelle & magistrale composition de Gounod.

Peut-être, en cherchant bien, y trouverait-on quelques réminiscences de son psaume : *Super flumina Babylonis* & du trio final de *Faust*; mais à côté des souvenirs qui passent dans l'imagination des auditeurs, l'œuvre est véritablement grande & puissante. Toute la partie intitulée *Cantilène*, qui commence par une touchante prière & se termine par l'admirable *lamento portæ ejus destructæ*, suffit à justifier l'honneur qu'a eu le compositeur français de voir *Gallia* l'emporter sur ses rivaux d'Italie, d'Allemagne & d'Angleterre.

On assure que nous allons entendre incessamment une des plus remarquables partitions d'Ambroise Thomas, *Psyché*, trop belle, ou du moins d'une beauté trop sévère pour l'Opéra Comique, & qui aspire très-légitimement à l'olympus du grand Opéra, sa véritable place. C'est monsieur E. Perrin qui, le premier, a eu l'idée de cette transformation nécessaire. La société des concerts du Conservatoire en avait exécuté, avec beaucoup de succès, des fragments importants. L'ouvrage, de même que celui de *Faust*, ne peut que gagner à l'adjonction des récitatifs & au développement de certaines scènes, pour lesquelles le cadre de l'Opéra Comique eût été trop étroit. Plusieurs morceaux,

supprimés aux répétitions commencées à ce théâtre, retrouveront leur place. Les rôles de *Psyché* & de *Mercure* surtout y gagneront sensiblement. Une chanson à boire, d'un grand style, sera rétablie au deuxième acte, pour Faure; & le bel air d'entrée de *Psyché* sera rendu à l'introduction du premier acte. Dans le troisième, toute une grande scène dramatique, prise dans l'ancien dialogue, deviendra l'élément capital de la partition. La nouvelle direction de l'Opéra fonde de grandes espérances de succès sur cet ouvrage important.

Au nombre des mesures projetées par le nouveau directeur du Conservatoire, monsieur Ambroise Thomas, on signale le rétablissement de la classe de chant spécialement consacrée aux voix de femmes; classe autrefois dirigée par l'illustre madame Cinti-Damoreau. Un fait accompli, dès aujourd'hui, c'est la reconstitution, avec un programme plus complet & absolument classique, de la classe d'ensemble de chant au Conservatoire. C'est un érudit, un compositeur professeur, élevé aux anciennes traditions de l'école, monsieur Vaucorbeil, qui en aura la direction.

Une autre amélioration très-importante, dont notre grand chanteur Faure a conçu l'idée, au profit des élèves de chant, sera celle qui leur per-

mettra d'assister, comme auditeurs, aux diverses classes du Conservatoire. Ils seront ainsi appelés, sans fatigue de voix, à profiter des leçons données par tous les professeurs.

Mais arrivons à une fondation à laquelle le directeur attache le plus grand prix, & cela se comprend; il est créé, au Conservatoire, une chaire spéciale à l'intention des jeunes compositeurs, & ayant pour objet un cours pratique & théorique d'histoire de la musique, traitant principalement des écoles italienne, allemande & française, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le doyen de nos savants en musique, monsieur Barbereau, est appelé à cette chaire, qui pourra valoir aux jeunes compositeurs, dans un temps prochain, la dispense de deux années de résidence en Italie, comme grands prix de Rome.

On dit que la société des concerts du Conservatoire, qui s'est rendue acquéreur de tous les manuscrits d'Auber, ne tardera pas à livrer au public quelques-unes des œuvres posthumes de l'illustre maestro. Voilà une excellente nouvelle. On assure aussi qu'il se trouve, parmi les manuscrits, des œuvres de longue haleine, faites dans le meilleur temps d'Auber, & qui sont destinées à jeter de nouvelles lumières autour de son nom glorieux.

CORRESPONDANCE

AVIS TRÈS-IMPORTANT

L'Administration du JOURNAL DES DEMOISELLES s'empresse d'informer ses Abonnées que, malgré l'augmentation des impôts sur le papier et la poste, les prix des différentes éditions du journal resteront les mêmes que par le passé.

JEANNE A FLORENCE

La première fois que je revis Marie après notre fameuse réunion autour du berceau de la fillette de Berthe, je la trouvai grandement préoccupée.

« Et le nom de ma filleule, que nous n'avons pas songé à choisir l'autre jour, Jeanne?... me dit-elle,

car Berthe me laisse toute latitude à cet égard... Or, vous comprenez que c'est tout à fait engager ma responsabilité, & que je tiens à trouver à l'enfant, non-seulement un joli nom, mais encore un nom heureux.

— Qu'entendez-vous par là, chère amie, deman-

dai-je; croiriez-vous, par hasard, aux noms prédéterminés?»

Elle se mit à rire à belles dents.

« Oh! fit-elle, je suis trop bonne chrétienne, sous ma légèreté apparente, pour être superstitieuse! J'entends, par un nom *heureux*, un nom s'harmonisant bien, d'abord, avec celui de la famille, & ne signifiant pas ensuite tout le contraire de ce que sera l'enfant. Par exemple, je n'aimerais pas avoir nommé ma filleule *Mélanie*, qui veut dire *noire*, si elle était blonde comme une colombe; ni *Albine* ou *Blanche* si elle devait être *noire* comme un petit corbeau.

— Je vous comprends à merveille, Marie, mais comment connaître la signification des divers noms féminins? car presque tous ont une signification particulière...

— Oh! pour cela, rien n'est plus simple. Voici une liste que mon excellent père, — un savant & un chercheur, vous savez! — s'est amusé à me dresser. Quoique papa prétende que les noms anciens étaient bien plus jolis & exprimaient de bien plus poétiques pensées que nos noms modernes, je trouve, moi, que nous avons encore bien de quoi choisir parmi ceux qui sont usités chez nous. Toutefois, chère Jeanne, comme mon père ne fait jamais les choses à demi, si vous voulez avoir une idée de ce qu'il prône & regrette, voici une liste uniquement composée de prénoms féminins grecs & romains. Jetez-y un coup d'œil, ce que chacun signifie est mis en regard du nom lui-même.

Comme je suppose, chère Florence, que tu ne seras pas fâchée de profiter de la science de M. C... pour connaître les curieuses significations tant anciennes que modernes, je vais tâcher de me rappeler les principales.

Certes, monsieur C... n'a pas complètement tort, presque tous ces noms d'un autre âge présentaient à l'esprit une image gracieuse. Ainsi, n'était-ce pas charmant de s'appeler *Saphira*, qui veut dire *Saphir azuré*, quand on avait de doux yeux bleus; ou *Joessa (violette brune)*, quand on possédait d'admirables cheveux noirs dont on ignorait modestement le prix; ou *Philis (jeune tige)*, si l'on avait la taille frêle & souple du roseau; ou bien encore *Acme, fleur de jeunesse*; ou *Thaïs, agréable à voir*; ou *Chioné, plus blanche que neige*; ou *Myrine, fleur au doux parfum*?

Il y avait encore *Mélitta, l'abeille*, — aimable emblème de la jeune fille laborieuse; *Hilara*, qui signifiait la *gaieté*; *Gaphyra, l'élégance*; *Nédia & Glycola, la douceur*.

Celle qui portait l'heureux nom de *Pasiphila* était destinée à être *aimée de tous*, & celle qui s'appelait *Aréta* semblait dès sa naissance vouée à la pratique des plus aimables vertus.

Tout cela est certainement plein de poésie & de grâce, n'est-il pas vrai, Florence? mais en dépit de monsieur C..., j'ajouterai aussi que nos noms modernes n'en sont pas entièrement dépourvus. N'y a-t-il donc aucun charme

à s'appeler *Esther*, ce qui veut dire *étoile*; — ou *Suzanne, fleur des prairies*? — *Noémie*, qui signifie *beauté splendide*? ou *Sophie*, qui se traduit *sagesse*? — *Julie, Julia, Juliette*, c'est-à-dire *douceur*? — *Madeleine, majesté*? — *Jenny, grâce*? — *Adeline, Adelina, noblesse*? — *Zoé, entrain, vivacité*? — *Ludovique, Héloïse, Louisa, Louise, Lise, Aloyse, Louison, Lisette*, tous dérivés de *Louise, courage*? — *Coralie, Charlotte, vaillance, générosité*? — *Clotilde, fidélité*? — *Pauline, calme, apaisement*? — *Hélène, éclat*? — *Armande, vaillance*?

Nous avons encore *Clémence, qui pardonne aisément*; *Eugénie*, qui veut dire *fillette bien née*; *Geneviève, qui a un visage pâle*; *Eulalie, Euphémie, Euphrasie, qui causent agréablement*; *Dina, qui a du jugement*; *Elodie, qui possède un héritage*; *Valérie, qui est forte dans l'adversité*; *Aglaé, Aglaure, qui sont belles*.

Marie signifie *dame, maîtresse du logis*; *Olympe, brille d'attraits*; *Agnès, c'est l'innocence et la pureté*; *Marguerite* veut dire *perle*; — *Caroline, vierge des mers*; — *Argine, Albine, blancheur*; — *Flavie, a des cheveux blonds*; — *Hortense, aime la verdure, les jardins*; — *Adèle, l'obscurité*. *Flore, Flora, Florine*, sont de *jeunes fleurs*.

Aspasie est *caressante*; — *Gabrielle* tient sa *force de Dieu*; — *Athénaïs* est *sage*; — *Anastasie, élevée*.

Eudoxie veut dire *bonne réputation*; — *Valentine, courage et force*; — *Corinne, folâtre*; — *Marceline, née en mars*; — *Françoise, libre*; — *Césarine, qui a des cheveux*; — *Alice, noblesse*; — *Ariane, chanteuse*; — *Georgine, Georgina,orgette, s'adonne aux travaux des champs*.

Léonie, Léonide, Léontine, tous noms dérivés de *lion*, signifient *force*.

S'appeler *Micheline*, c'est être bien présomptueuse, bien orgueilleuse, car cela signifie *semblable à Dieu*.

Sébastienne est *auguste et digne de respect*; — *Frédérique, pacifique*; — *Justine, équitable*.

Emma équivaut à cette heureuse phrase : *Dieu est avec nous*; et *Simonine*, nom plein d'espérance, à celle-ci : *Tu seras exaucée*.

Palmyre, qui vient de *palme*, doit signifier *victoire*; — *Augustine* est prédestinée à *accroître son bien*; — *Fanny, à être couronnée*; — *Simonne sait obéir*. — *Séraphine* possède la *ferveur, la foi*; — *Agathe, la bonté*; — *Angèle, la douceur des anges*.

Armande, c'est la *fleur qui ne se fane pas*.

Rachel veut dire *brebis* ou plutôt *douceur*, & *Ursule ours, animal sauvage*.

Nota de la folle Marie : Ne pas donner surtout ces deux noms à deux sœurs, car l'une serait inévitablement mangée par l'autre.

Anne, Anna, se traduit *gracieuse*; — *Aurélie, qui est d'or*; — *Amaranthe, qui ne se passe pas*.

J'en passe, moi, sous silence, & des meilleurs! Mais comment tout retrouver?... D'ailleurs, il en

est qui ne sont que des abréviations ou des dérivés comme Jeannette pour Jeanne, Rosine, Rosette, Rosalie pour Rose; Marianne pour Marie-Anne & d'autres, qui s'expliquent d'eux-mêmes, comme Félicité, Victoire, Constance, Prudence, Aimée, Désirée, Honorine, Dieudonnée, etc.

Comme tu le vois, c'est l'embarras des richesses... Aussi, à l'heure qu'il est, je crois bien que Marie n'a encore pu se décider à faire aucun choix pour sa filleule. — Elle a si peur de prendre un vilain nom!...

Heureusement, le baptême n'a lieu que dans huit ou quinze jours, l'enfant ayant été ondoyé aussitôt après sa naissance. Marie a donc tout le temps de fixer ses irrésolutions.

A ce propos, tu me demandais dernièrement si, à Paris, les usages ont varié pour les baptêmes.

Pas que je sache, ma chérie. Tout naturellement on les célèbre avec moins de luxe, d'éclat, qu'avant tous ces tristes événements.

Le parrain donne une moins grande quantité de dragées peut-être, & il choisit beaucoup plus simples les boîtes qui les contiennent.

Mais il n'en accompagne pas moins ces boîtes de dragées, plus simples et moins nombreuses, — lorsqu'il les envoie chez la marraine, — d'un bouquet de fleurs naturelles, & d'un cadeau n'ayant d'autre valeur qu'une valeur artistique, à moins que le parrain ne soit un parent ou un vieil ami de la maison. Par exemple, la boîte de gants traditionnelle paraît complètement supprimée dans cette occasion. — Au moins en a-t-il été ainsi, à ma connaissance, dans plusieurs baptêmes récents, ayant lieu dans le meilleur monde.

Le parrain offre aussi des dragées & des fleurs à la mère de l'enfant, en y ajoutant un cadeau de plus ou moins de valeur, suivant sa position vis-à-vis la famille de cette dernière. Ce cadeau peut être un bijou ancien, une pièce d'argenterie, un objet d'art quelconque, bronze, faïence italienne, etc.

Il donne aussi des gratifications à la nourrice, à la garde, aux domestiques de la maison, voire même au suisse, bedeau, etc., à l'église. Toute-

fois, il est de meilleur goût que le père épargne les menus frais au parrain, ainsi que ceux des voitures qui mènent à l'église, lorsque l'on n'a pas son équipage personnel. Le prêtre qui fait le baptême reçoit une boîte de dragées contenant une pièce d'or.

La marraine — surtout si elle est, comme Marie, une amie de la jeune mère, — peut offrir au bébé sa robe & son bonnet de baptême, ou bien encore une belle pelisse brodée ou confectionnée par elle. — La robe & le bonnet s'ornent de rubans blancs ou roses pour une petite fille, de rubans blancs ou bleus pour un petit garçon. — Pour moi, ce que je préfère est le blanc dans tous les cas.

Souvent, à Paris, on remplace ce cadeau, quelque peu *intime*, par un objet d'argenterie à l'usage de l'enfant. — Timbale en argent ou en vermeil marquée à son chiffre, coquetier et cuiller, hochet, petit couvert, etc.

La mère a droit aussi à un souvenir, plus ou moins riche ou modeste, selon la position, l'âge de la marraine & ses relations avec la famille de l'enfant qu'elle tient sur les fonts baptismaux.

Il est bien encore que la marraine donne une petite gratification à la nourrice; mais cela n'est pas obligatoire.

La marraine, si elle est mariée & dans une certaine position sociale, doit une politesse telle qu'une invitation à un dîner prié au parrain, en remerciement de ses cadeaux de fleurs, dragées, etc.

De son côté, le parrain, qu'il connaisse ou ne connaisse pas la marraine, doit, s'il sait vivre, une visite à celle-ci, avant la cérémonie du baptême & l'envoi des dragées.

Je crois t'avoir à peu près résumé tout ce qui me revient en mémoire à ce sujet, ma bonne amie, — mais si j'avais omis quelque détail qu'il t'importerait de connaître, demande et je répondrai... autant que j'en serai capable.

Une capacité dont je ne doute pas, & que, sans présomption, je possède même à un très-haut degré, c'est celle de t'aimer de tout mon cœur, ma bien chère Florence.

JEANNE.

MODES

On portera cet hiver beaucoup de chapeaux de feutre, ronds ou fermés. Ils devront être assortis aux toilettes, & se porter surtout avec des costumes de drap.

Il y en a de gris, de marron, gros vert, gros bleu, etc. — Les chapeaux fermés sont de forme empire, avec calottes un peu hautes et très-larges; les unes carrées, les autres arrondies.

Les chapeaux ronds sont assez élevés. On en

voit de différentes formes : mousquetaires, tyroliens, marins, espagnols, etc. Ils sont ordinairement bordés de velours, ornés de faye, de velours, de plumes de coq, plumes frisées & quelquefois de gaze épaisse.

On fait aussi des chapeaux tout en faye, de même nuance que les robes. Les noirs sont très commodes & se mettent avec n'importe quelle toilette, en ayant soin seulement de changer l'ornement.

Pour voyager, il y a de petits chapeaux marins en toile cirée noire, avec un ruban simplement noué autour. Ces mêmes chapeaux conviennent également aux petites filles & aux petits garçons.

On refait quelques robes longues pour le salon, mais il ne faut employer pour cet usage que de très-belles étoffes, car on les garnit peu.

On adapte, en dessous, des cordons s'attachant au tour de taille de la robe, pour pouvoir la relever à l'occasion si on veut sortir à pied. Cela doit former un gros pouff par derrière. Ces robes ont presque toutes la forme princesse.

On fera ainsi les robes de velours à longue queue; les manches à larges parements, le corsage uni, pouvant s'ouvrir.

Pour la rue, rien n'est commode comme les costumes courts.

J'ai remarqué, pour les jeunes filles, une très-jolie forme de casaque-tunique, qui se fait en drap imperméable, en tartan ou en petit drap de Paris. On met par-dessous un jupon noir en soie ou en cachemire. Cette casaque n'est pas tout à fait ajustée. Par derrière, sont ajoutées deux petites basques fendues, sur lesquelles se place un nœud d'étoffe pareille adapté, si l'on veut, à un tour de taille.

Petite pèlerine fendue derrière. Le tout est garni d'effilés de laine ou de ruches à la vieille, en étoffe semblable.

Pour une femme élégante, cette même forme de tunique se fait en beau tartan beige, avec bandes marron, tissées dans l'étoffe, & grands effilés.

Cela va indistinctement sur un jupon de soie noire, joliment garni; sur un jupon de velours noir ou de velours marron.

On peut employer, pour la confection de ces jupons, du velours anglais uni ou à rayures, & les faire unis ou à volants.

Les jupons en velours seront, du reste, très en vogue cet hiver, sous les costumes de laine, de popeline ou de faye. Il sera facile de transformer ainsi une vieille robe de soie. Si elle est de nuance défraîchie, on la fera teindre en noir.

Le drap est tout à fait de saison & fait des costumes très-distingués & très-solides.

En voici deux modèles :

Le premier est *gros bleu*.

Jupon avec un haut volant plissé dont la tête est traversée d'un biais en pareil, sur lequel se posent un large galon de laine noire & une grosse soutache de chaque côté du galon.

Petite jupe ornée du même biais avec galon et soutache. — Corsage à basque avec semblable garniture. — Deux gros boutons de passementerie sont placés à la taille par derrière.

Chapeau de feutre gros bleu, bordé de velours noir. Touffes de plumes noires de côté.

Le second costume de drap est marron.

Jupon à volant haut de 20 centimètres, coupé par un biais de velours marron, duquel sort une tête en drap plissé. Ce biais & cette tête se renou-

vellent trois fois sur le jupon; on les retrouve une fois sur la jupe.

Corsage uni à revers & à ceinture de velours.

Pour sortir, on peut mettre une petite casaque ajustée, en velours marron, sans manches.

Chapeau de feutre marron, bordé & orné de velours. Grande plume frisée faisant presque le tour du chapeau, en retombant derrière assez bas sur le chignon.

Voici un petit vêtement que j'ai trouvé charmant & qui peut aller sur n'importe quel costume :

C'est un mac-farlane à pèlerine en drap marron. Il a tout autour un biais de velours marron de 5 centimètres, dont le bord est liseré de drap blanc, ce qui simule fort bien une doublure entière du petit manteau. — Grand col & larges parements de velours descendant jusqu'au bas du vêtement, également liserés de blanc. — Très-larges boutons blancs, en nacre, posés tout le long, de chaque côté, sur le parement de velours. Ce modèle peut se faire en toutes nuances, & la couleur du liseré varier selon le goût.

On voit toujours des petits paletots-sacs. Beaucoup sont soutachés. Il y en a en cachemire noir, brodés tout au travers et garnis d'effilés de soie, de thibet & de dentelle.

Les paletots de drap blanc sont portés volontiers dans cette saison par les jeunes filles. Ils ont tous de grands cols.

Pour porter en voiture & remplacer les grands burnous embarrassants sur les costumes courts, on fait de petits burnous, ayant un peu la forme d'écharpes à capuchon. J'en ai vu de fort jolis en drap velouté blanc & en drap rouge, bordés de noir; galons ou velours avec effilés de laine de la couleur du burnous.

Pour les femmes d'un certain âge, un peu frioleuses, on m'a montré de beaux peletots très-confortables. Ils sont en faye, assez longs et ouatés. Ils ont un collet doublé de soie & sont garnis de belles passementeries & de guipures hautes.

Quelques-uns sont ornés de ruches de rubans à la vieille; d'autres ont le bord & la doublure en fourrure.

Les grands cols de toile, forme marin, sont très à la mode pour les enfants & les jeunes femmes. Il y en a de fort jolis, avec broderie au feston imitant la vieille guipure. — Les manchettes assorties sont assez larges & à revers de broderies.

Avec ces grands cols, la cravate n'est pas nécessaire; un nœud suffit, en ruban de faye ou en grenadine à grands effilés.

Pour le froid qui arrive, on m'a montré de très-chauds & de très-beaux jupons de dessous tricotés, en laine mérinos. Le fond est uni, rouge ou blanc, & le bord, assez haut, est formé par un damier en biais rouge & noir ou blanc & noir. Des bas de laine fine sont assortis à ces jupons.

Les bottines se font toujours boutonnées & à

haute tige, en chevreau & en drap, assorties avec les costumes.

Pour terminer, je vais te décrire deux costumes élégants :

L'un en drap, l'autre en taffetas et popeline.

Celui de drap est gris *feutre*. Au bas du jupon un volant, haut de 40 centimètres, est orné d'une haute broderie faite avec de la petite torsade de laine grise. Cette broderie est très en relief. Le même dessin, un peu moins haut, se trouve au bord de la petite jupe, qui a en outre un grand effilé à tête en laine fine. Cet effilé peut parfaitement bien être fait par soi au filet. — Corsages à longues basques par derrière, brodées & garnies d'effilés. — Boutons de métal gris. — Manches demi-larges.

Chapeau de feutre gris, bordé de velours de même couleur. Ruban de faye noué derrière avec

de très-longs bouts. Bouquet de plumes frisées grises sur le côté, un peu en arrière. — Bottines de drap gris. — Gants de peau de Suède. — Cravate de couleur.

Le costume de popeline est très-habillé.

Le jupon est en taffetas, à damier moyen noir & blanc. — Il a trois volants de popeline unie *gris de fer*. Ils sont en biais & assez séparés les uns des autres. La jupe est tout unie, en popeline assez longue devant & derrière, mais très-relevée de côté pour laisser voir le damier du jupon. — Corsage gris, à col & à revers en taffetas blanc & noir. — Large ceinture en ruban de taffetas damier noir & blanc. — Chapeau en faye noire, forme toque Henri III, avec plume noire & petite aigrette blanche.

VISITES DANS LES MAGASINS

Sous ce titre encore un peu nouveau pour vous, mesdemoiselles, la directrice de votre journal a cru utile de compléter les conseils donnés à l'article *Modes*, par des renseignements pris dans des magasins où vous pourriez trouver les étoffes, les rubans, les passementeries, en un mot tout ce qui concerne la toilette d'une jeune fille & d'une jeune femme.

En visitant les différents magasins où nous irons chercher les nouveautés pour vous les faire connaître, nous n'oublierons personne, ni vos mères, ni vos frères. — Nous vous signalerons les étoffes que nous croirons pouvoir vous convenir, en vous en indiquant, autant que nous pourrons, les prix & l'adresse des maisons où vous pourrez vous les procurer.

Nos visites ne seront pas circonscrites aux magasins de nouveautés, elles s'étendront aux diverses industries dont les produits pourraient vous être utiles.

Commençons donc ensemble, si vous le voulez bien, notre première *visite dans les magasins*.

On ne pensait pas l'hiver dernier à se faire du nouveau, on usait ce qu'on avait. Comme les réunions de famille vont avoir lieu, j'ai supposé que vous deviez manquer de toilette pour soirées intimes. Dans cette intention, je me suis rendue à la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, où j'ai demandé à voir les foulards pouvant composer une toilette simple, élégante & peu coûteuse. La quantité & la variété de dessins que l'on a eu l'obligeance de me montrer sont infinies. Les foulards fond blanc avec minces

filets bleus, roses, lilas, sont fort jolis & se porteront le soir.

L'hiver fini, cette robe pourra être transformée en costume, en ajoutant un jupon de la couleur des filets. Si vous préférez des bouquets pompadour, vous en trouverez sur des fonds de différentes nuances ; puis encore les teintes unies dites teintes pures, aussi belles que les plus beaux poults de soie.

Le prix de ces étoffes commence à 5 fr. le mètre & au-dessus. Vous pouvez demander à la maison que je viens de citer sa collection d'échantillons de foulards qu'elle vous enverra franco avec indication des prix.

J'oubliais de vous signaler pour messieurs vos père & frère, des cache-nez en foulard surah des Indes, d'une chaleur douce, & bien préférables, à mon avis, à tous les cache-nez en laine & en tricot qui doivent être malsains par la trop grande chaleur qu'ils entretiennent autour du cou.

De là, rendons-nous dans un de ces magasins où fourmillent toutes les fantaisies de l'article de Paris. Nous y trouvons des passementeries appropriées aux différents genres de costumes. Passementeries mates pour les étoffes de soie, avec mélange de jais pour le drap. Certaines passementeries, par leurs dispositions, imitent la broderie soutachée si en vogue cet automne.

Les jeunes filles auxquelles l'étude d'un talent d'agrément laisse peu de loisir & qui par cette raison hésitent à entreprendre un ouvrage aussi long que celui d'un costume à soutacher, peuvent très-bien avec ces passementeries produire un effet à

peu près analogue. Elles n'auront pas la satisfaction de dire que c'est leur ouvrage, mais elles se dédommageront en nous charmant par l'exécution d'un chef-d'œuvre de Mozart ou la vue d'un joli croquis.

Dans ce même magasin, nous trouvons des rubans de toutes sortes, depuis le large ruban bayadère pour nœuds de ceinture, jusqu'à l'élégant nœud de cravate en crêpe de Chine nommé Véléda. Vous avez encore le rayon de modes où vous trouvez tout ce qui est nécessaire pour faire un chapeau, enfin des filets pour maintenir les cheveux. Vous avez dû savoir que les filets, cet été, sont passés d'invisibles qu'ils étaient à une dimen-

sion de mailles & de ganse tellement grosses, qu'ils s'apercevaient de fort loin. Suivant la progression, ils se font cet automne en grosse chenille de toutes couleurs. C'est, du reste, fort joli.

Tous les différents objets que je viens de vous signaler se trouvent réunis chez messieurs Besson & Béchu, galerie de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Voilà nos visites dans les magasins terminées pour ce mois, je vais me mettre en quête de jolis objets en tous genres à vous signaler avec la perspective des cadeaux que vous désirez faire & recevoir pour les étrennes.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de jeune fille. — Robe en popeline d'Irlande, jupe unie; double jupe relevée à gros plis retenus par un nœud sur les côtés, bord en velours. — Corsage à revers en velours. Col marin dans le dos, redescendant en revers devant. — Chapeau à fond mou en satin, plissé en faye; nœud de velours; touffe de roses sur le côté.

Toilette de jeune femme. — Robe en cachemire. Jupe garnie d'un volant en biais, surmonté d'un plissé bordé d'un effilé; on pose trois soutaches sur le plissé. — Tunique ornée du même plissé. — Corsage à longue basque. — Chapeau en velours; nœud et brides en faye; ruche et draperie en dentelle; aigrette sortant du nœud de côté.

Costume de petit garçon. — Veste en drap, ornée de galon ouvragé. — Gilet pareil. — Pantalon pareil avec bande sur le côté. — Guêtres assorties au costume. — Col matelot. — Casquette américaine.

HUITIÈME CAHIER

Écusson avec Agnès — Entre-deux — N. H. enlacés — S. J. — V. O. — E. D. — M. I. — Entre-deux — Garniture — T. M. — Mouchoir pour fillette — Entre-deux dentelle renaissance — Porte-allumettes — Serviette à thé — Petite bande, tapisserie par signes — Fond au crochet — Thérèse — Parure pour fillette — Col matelot — Entre-deux — L. G., avec couronne de comte — Petite garniture — Entre-deux — Barbe, ap-

plication — Petite garniture — L. R. enlacés — Dessin soutache — V. B. — E. F. — Blague au crochet — Bande, tapisserie par signes — Chausson de baby — Alphabet — Garniture.

PLANCHE VIII

PREMIER CÔTÉ

1 à 8, Corsage à revers pour jeune fille de seize à dix-huit ans.

9 à 13, Ceinture-basque.

DEUXIÈME CÔTÉ

1 à 8, Paletot demi-ajusté.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

1^{er} CÔTÉ

Carré, filet guigure.

Dentelle, renaissance.

2^e CÔTÉ

Rond en crochet carré pour voile de fauteuil, ou en coton très-fin pour pelote.

Entre-deux, dentelle renaissance.

Ce dessin, publié en Août ayant, par suite d'une erreur typographique, été replacé sur cette planche, voir à la deuxième page du huitième cahier, l'entre-deux qui devait paraître sur cette petite planche.

ABAT-JOUR

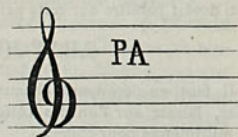
Il faut, en découpant chacune des parties de l'abat-jour, laisser sur l'un des côtés une bande blanche de 4 millimètres pour coller.

ÉNIGME

De l'Océan, miniature,
Je nourris en mon sein maint et maint habitant,
Dont l'ingénieuse structure
Fait admirer le Tout-Puissant,
Qui sut créer avec tant d'excellence
Le grand astre et l'atome infiniment petit.
Puis, montrant ce que peut l'humble persévérance,
Bien faible, avec le temps, je creuse le granit.
Tels sont mes attributs, alors que fraîche et pure
Je suis dans l'état de nature.
Mais par un art perfide on me change en poison
Funeste à la santé tout comme à la raison.
Enfin, outre les maux que déchaîne Pandore,
Je suis des plus cruels : Je hante les palais ;
L'oisif, l'intempérant, tombent dans mes filets ;
Sobre et laborieux, sous le chaume on m'ignore.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : Dire et faire sont deux.

RÉBUS





3821

Modèles de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Lingerie de la **Ayuntamiento de Madrid** *de Mmes*
 de Vertus, sœurs, Ch. d'Antin, 27. Robes et Passementiers des Galeries de Choiseul, 16.

de Vertus, sœurs, Ch. d'Antin, 27. Robes et Passementiers des Galeries de Choiseul, 16.





Nouve et l'ancien, imp. r. L'Éclair, 13, Paris

3821 bis

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES
 Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffures de M^{me} Bataillon, Rue Chalonais, 14.

Ayuntamiento de Madrid

